



MARDI 26 MAI 2020

« Nous avons déjà constaté que le confinement universel est l'une des erreurs les plus monstrueuses jamais commises par des autorités gouvernementales. » Bill Bonner

EFFONDREMENT

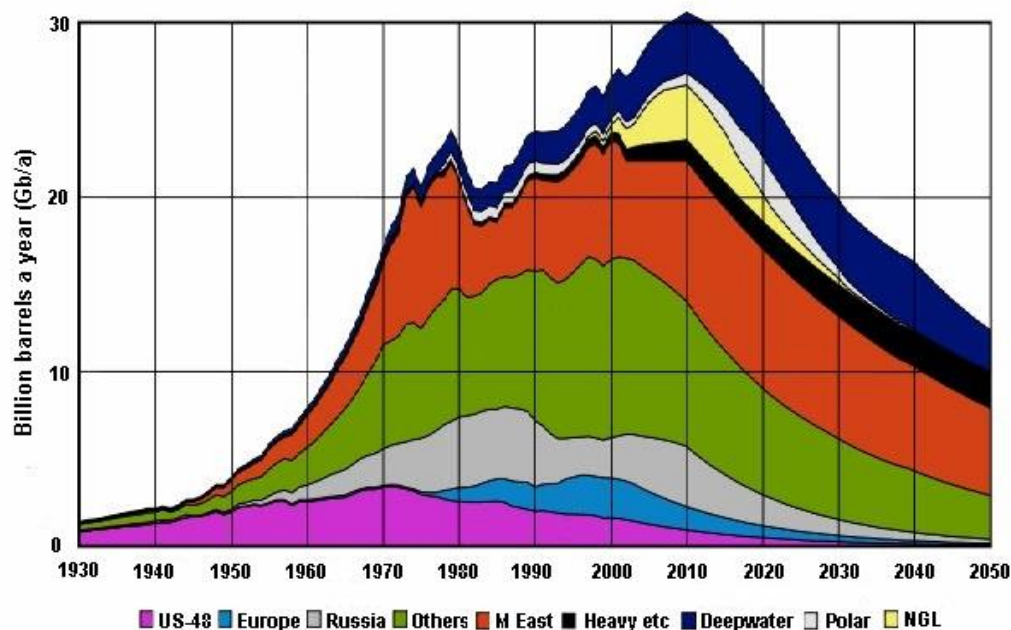
- ▶ **Un pic furtif dans la production mondiale de pétrole ?** (Kurt Cobb) p.1
- ▶ **Le monde en ligne droite : Pourquoi nous ne sommes pas prêts pour les discontinuités** (Kurt Cobb) p.3
- ▶ **Quand les géants tombent** (James Howard Kunstler) p.7
- ▶ **Comment les événements catalytiques changent le cours de l'histoire : Des attaques du 11 septembre à la pandémie de coronavirus** (Ugo Bardi) p.8
- ▶ **Allons-nous jouer au jeu du chat et de la souris ?** (Tim Watkins) p.11
- ▶ **Le nombre de plates-formes de forage américaines continue de s'effondrer malgré la flambée des prix du pétrole** p.14
- ▶ **Surpopulation** p.14
- ▶ **La géopolitique** (Didier Mermin) p.21
- ▶ **La fermeture de puits de pétrole, une option risquée et coûteuse** (Philippe Gauthier) p.24
- ▶ **L'Arctique se révèle sous nos yeux à cause d'une énorme vague de chaleur** p.27
- ▶ **L'éolien, le solaire et les batteries menacés par une pénurie de matières premières** p.28
- ▶ **Le sport de haut niveau est-il un non sens écologique ?** p.30
- ▶ **Michel Sourrouille** p.36
- ▶ **Patrick Reymond** p.41

<<>> <<>> <<>> <<>> (0) <<>> <<>> <<>> <<>>

Un pic furtif dans la production mondiale de pétrole ?

Par Kurt Cobb, publié à l'origine par Resource Insights 24 mai 2020

Nous qui avons suggéré que le pic de la production mondiale de pétrole était proche depuis le début de ce siècle, il semble que nous pourrions avoir raison lorsque les prix du pétrole ont atteint leur plus haut niveau en 2008. Mais depuis lors, nous nous sommes heurtés à ce problème pendant plus de dix ans, alors que le boom du pétrole de schiste aux États-Unis ne cessait d'accroître l'offre mondiale - alors même que la production dans le reste du monde stagnait ou déclinait pour la plupart.



Mais la production mondiale de pétrole a ensuite diminué, non pas à cause de la récente pandémie de coronavirus et des arrêts de production qui l'ont accompagnée, mais plus d'un an auparavant, alors que peu de gens le remarquaient. En raison des fluctuations mensuelles, il sera difficile de déterminer un pic de production longtemps après qu'il se soit produit. Mais notons la différence entre la production mondiale de novembre 2018, qui était de 84,5 millions de barils par jour (mbpj), et celle de décembre 2019, qui était de 83,2 mbpj, alors que l'économie mondiale était censée être encore en pleine expansion. (Ces chiffres concernent le pétrole brut plus le condensat des concessions, qui est la définition du pétrole sur les grands marchés pétroliers). Entre ces deux dates, la production mensuelle de pétrole a parfois été inférieure à celle de décembre 2019, mais jamais supérieure à celle de novembre 2018.

Cela signifie-t-il que la production pétrolière a atteint un pic historique ?

Les développements récents tendent à suggérer une réponse affirmative. Avec la chute spectaculaire de la consommation et des prix du pétrole depuis le début de la pandémie, l'industrie pétrolière est maintenant à plat ventre. Les dépenses d'investissement dans les nouveaux projets ont été considérablement réduites dans le sillage de ces développements. Les revenus diminuent car la production de pétrole est fermée en attendant des prix plus élevés et de nombreuses entreprises font faillite.

Pour croire que le monde va bientôt revenir à sa consommation de pétrole de novembre 2018 et la dépasser, il faut croire à une résolution rapide du ralentissement actuel et des infections qui l'ont provoqué, et aussi que la confiance des consommateurs du monde entier est encore élevée. L'Allemagne a rouvert un grand nombre de ses magasins de détail il y a environ un mois, mais le flot de consommateurs cherchant à satisfaire la demande refoulée n'est pas apparu. Il est important de noter que cela se produit dans un pays doté d'un important filet de sécurité sociale, dans lequel le taux de chômage officiel est de 5,8 % au 30 avril.

Aux États-Unis, la plus grande économie du monde, le taux de chômage officiel est de 14,7 %. Y a-t-il des raisons de croire que les Américains seront plus désireux que les Allemands de se rendre dans les magasins de détail lorsque les mesures de verrouillage seront levées aux États-Unis ?

La semaine dernière, le gouvernement chinois a abandonné la pratique de longue date consistant à cibler la croissance économique en disant qu'il n'annoncerait pas d'objectif pour cette année. Se pourrait-il que l'économie chinoise ne croisse pas du tout en 2020 ? La croissance zéro n'est pas exactement un objectif exaltant à annoncer pour le gouvernement.

Si les consommateurs du monde entier sont réticents à dépenser, l'économie mondiale continuera à s'effondrer. Et les dépenses n'atteindront probablement pas le rythme qu'elles ont atteint en 2019 tant qu'il n'y aura pas une solide croissance de l'emploi et que beaucoup plus de gens ne se sentiront pas en sécurité.

En attendant, la faiblesse des prix du pétrole rendra difficile pour les compagnies pétrolières mondiales de justifier leurs dépenses en nouvelles fournitures, alors même que la baisse de production naturelle des puits existants pèse sur la capacité de production. Que vous croyiez que le taux de déclin est de 8 % par an comme le prétendent certains dans l'industrie ou plus proche de 4 % comme le suggère une société de conseil en énergie, le taux de déclin a un effet implacable et aggravant sur la production mondiale s'il n'y a pas un programme de forage suffisamment solide pour le contrer. Est-il raisonnable de croire qu'il y en aura un ?

Si la demande globale de pétrole reste inférieure de 20 % cette année à celle de l'année dernière, pourquoi les compagnies pétrolières envisageraient-elles de forer pour trouver de nouvelles sources d'approvisionnement jusqu'à ce que la capacité baisse plus près de la demande ? Plus ces compagnies attendront pour reconstituer les stocks, plus il sera difficile de revenir aux niveaux de production observés pour la dernière fois à la fin de 2018.

Ceux qui prédisent une reprise en "V" diront que nous serons de retour à ce niveau dans quelques années peut-être. Ceux qui pensent que la reprise ressemblera davantage à un "L" doivent reconnaître que les compagnies pétrolières n'augmenteront tout simplement pas l'offre mondiale tant qu'il ne sera pas redevenu rentable de le faire. Cela pourrait être le cas dans plusieurs années.

Le véritable joker est de savoir si les consommateurs pourront se permettre les prix plus élevés qui sont nécessaires pour soutenir les investissements accrus de l'industrie. S'ils ne le peuvent pas, nous pourrions être pris dans un déclin en zigzag de la production pétrolière qui mettra en péril toute croissance future.

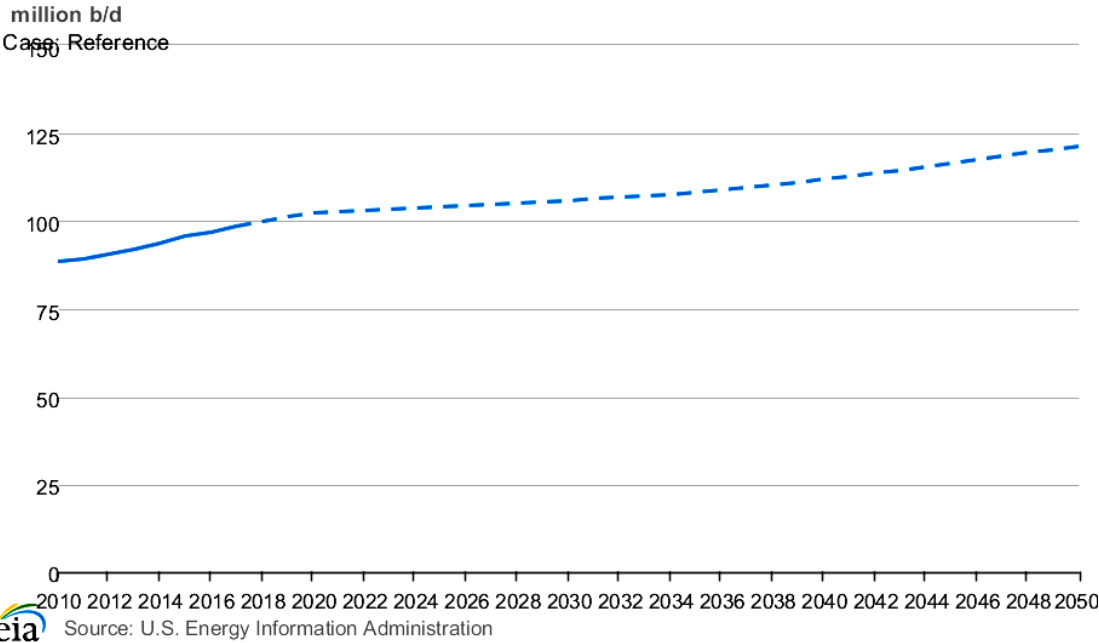
Le monde en ligne droite : Pourquoi nous ne sommes pas prêts pour les discontinuités

Par Kurt Cobb, publié à l'origine par Resource Insights 17 mai 2020

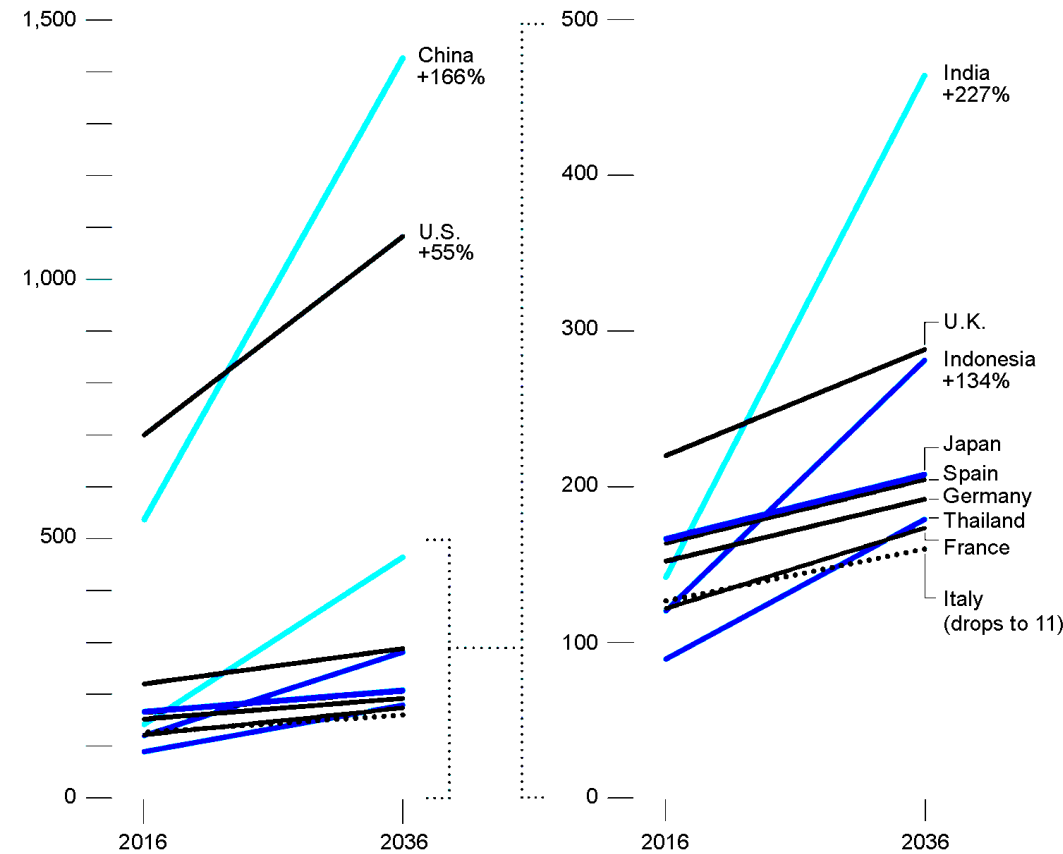
Il n'est pas rare d'entendre quelqu'un faire des déclarations définitives sur le futur lointain comme s'il s'agissait de faits. Combien de fois avons-nous entendu quelque chose comme ce qui suit : L'économie mondiale va doubler de taille d'ici 2050.

Lorsque les gens représentent ces "faits" sous forme de graphique, ces faits deviennent en quelque sorte plus convaincants. (Vous devez cliquer sur les graphiques ci-dessous pour les voir clairement) :

Liquids consumption: Total World

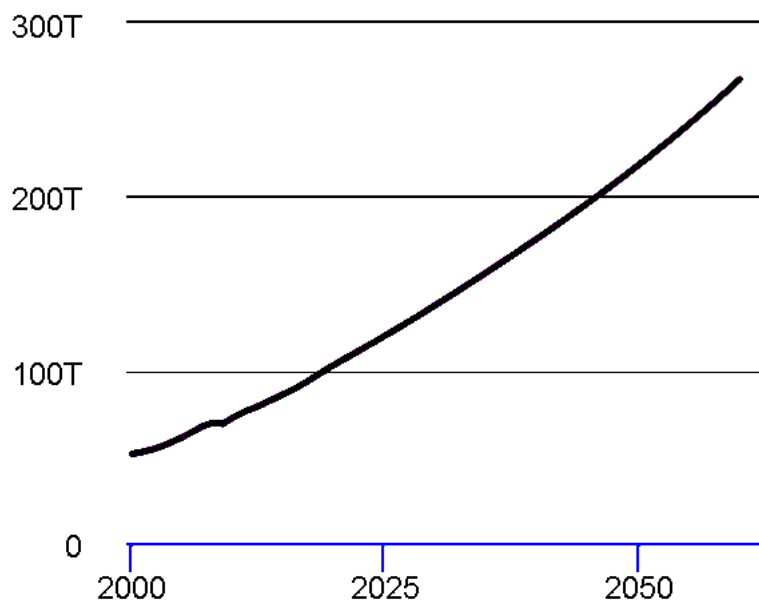


TOP 10 PASSENGER MARKETS Passengers, in millions



SOURCE: INTERNATIONAL AIR TRANSPORT ASSOCIATION

Real GDP, USD ppp



Mais, bien sûr, ces graphiques ne représentent en aucun cas la réalité, notamment parce qu'une grande partie de la période qu'ils couvrent n'a pas eu lieu. Sur le plan philosophique, le problème représenté par ces graphiques est le problème de l'induction. Nous supposons à nos risques et périls que lorsqu'un schéma est répété suffisamment longtemps pour constituer une "preuve", il se poursuivra longtemps dans le futur. Bien entendu, la raison pour laquelle ces graphiques représentent au moins une partie du passé est de consolider cette vision.

Alors, comment pourrions-nous penser aux baisses supposées sans précédent de la consommation de pétrole, des voyages aériens et de l'activité économique en général à la suite de la pandémie de coronavirus ? Personne ne connaît encore leur véritable ampleur au niveau mondial, mais la baisse de la consommation de pétrole a été estimée à 25 millions de barils par jour, soit 25 % de la production pétrolière mondiale. Les estimations du PIB pour la contraction de l'économie mondiale sont très incertaines mais désastreuses. Un cabinet de prévisionnistes économiques prévoit que pour le trimestre en cours aux États-Unis, le taux de contraction annualisé sera de 37 %. Le chiffre le plus dramatique que j'ai pu trouver est que le nombre de passagers des compagnies aériennes a diminué de 96 % aux États-Unis au début du mois d'avril.

La plupart des experts considéreraient ces chiffres comme des aberrations ponctuelles qui pourraient être ignorées sans risque à long terme. Mais c'est précisément la taille de ces "aberrations" qui les rend difficiles à ignorer. Néanmoins, il existe une opinion générale selon laquelle le coronavirus est une aberration et, lorsque nous disposerons d'un vaccin, les effets économiques et autres associés au virus disparaîtront.

Bien sûr, la dernière phrase pose plusieurs problèmes. Premièrement, le coronavirus n'est peut-être pas une valeur aberrante. Nous, les humains, nous poussons maintenant régulièrement dans des habitats où se cachent toutes sortes de virus, des virus qui pourraient devenir la cause de la prochaine pandémie. Lorsque nous pénétrons dans ces zones, nous appelons cela du développement. Les virus (s'ils pouvaient parler) appelleraient cela une opportunité.

Deuxièmement, les vaccins ne sont pas toujours faciles à mettre au point et même lorsqu'ils sont efficaces, les virus qu'ils visent peuvent muter de telle sorte que les vaccins deviennent inutiles.

Troisièmement, l'idée que les problèmes qui nous assaillent sont dus au seul coronavirus est beaucoup trop simpliste. Cela suppose que la pandémie est entrée dans un système social et économique sans fragilités majeures, un système qui reviendra à son état antérieur lorsque la pandémie sera terminée.

Bien sûr, les événements ont maintenant montré que la société mondiale ne va pas revenir à son état antérieur à la pandémie. Les gouvernements nationaux dépensent librement et s'endettent de plus en plus. Malgré cela, les gouvernements des États, des provinces et des municipalités (qui ne sont pas autorisés à imprimer de l'argent) devront réduire considérablement les services et les employés. Un grand nombre d'entreprises font et continueront de faire faillite. Il semble inévitable que les districts de vente au détail du monde entier comptent de nombreux magasins vides, autrefois occupés par des détaillants, petits et grands. Il semble très probable que les voyages aériens n'atteindront pas les sommets prévus par les tableaux ci-dessus.

Il n'y a aucun moyen de savoir combien de temps dureront les changements déchirants que nous connaissons ni comment évolueront nos dispositions en matière de commerce, de gouvernance et de vie sociale. Ce qui manque et a manqué, c'est une carte de nos fragilités. La pandémie a révélé ces fragilités à la vue de tous, mais elles n'étaient pas invisibles. La croyance en l'invincibilité de nos systèmes mondiaux les a occultées.

Comment pourrions-nous commencer à dresser une carte plus claire de ce qui est fragile et de ce qui ne l'est pas et choisir de meilleurs arrangements qui nous rendront moins fragiles (et peut-être prospères) face aux perturbations futures ? Tout d'abord, nous pouvons identifier certaines caractéristiques des systèmes fragiles :

- Centralisé
- Un réseau étroit
- Optimisé pour l'efficacité
- Absence de licenciement

Cette liste n'est pas complète, mais c'est un bon début. Les implications de ces caractéristiques sont maintenant visibles pratiquement partout dans le monde. Nous avons centralisé une grande partie de la production de fournitures hospitalières dans un seul pays, la Chine.

Nous avons créé un système logistique en réseau étroit, basé en grande partie sur des méthodes de livraison juste à temps (c'est-à-dire des stocks minimaux), un système qui peut être paralysé par l'incapacité à livrer un composant d'un produit. Nous avons optimisé notre système de santé pour qu'il soit "efficace" et nous manquons donc de capacité de pointe. La capacité de pointe coûte de l'argent à maintenir et est donc qualifiée d'"inefficace". Les manifestations les plus visibles sont peut-être le manque de masques et d'équipements de protection pour le personnel hospitalier.

Le modèle que nous venons d'évoquer est maintenant presque partout intégré dans nos systèmes de commerce.

Bien entendu, le défi ne consiste pas seulement à identifier la fragilité, mais à proposer une alternative. Nassim Nicholas Taleb, auteur de Antifragile, propose un guide de la longueur d'un livre. Je vais citer sa définition de l'antifragile :

Certaines choses profitent des chocs ; elles prospèrent et se développent lorsqu'elles sont exposées à la volatilité, au hasard, au désordre et aux facteurs de stress et aiment l'aventure, le risque et

l'incertitude. Pourtant, malgré l'omniprésence du phénomène, il n'y a pas de mot pour désigner l'exact opposé de fragile. Appelons-le antifragile.

Ma tentative de résumer ces idées peut être trouvée ici. Certaines caractéristiques générales ressembleront à un miroir de la liste ci-dessus :

- Décentralisé
- Un réseau peu dense
- Optimisé pour la survie/transformation face aux chocs
- Redondance intégrée

Pour comprendre le concept d'antifragile, il faut vraiment lire attentivement le livre de Taleb. Je recommande ce livre pour accompagner nos efforts visant à refaire les systèmes fragiles qui s'effondrent autour de nous.

Quand les géants tombent

James Howard Kunstler 22 mai 2020



Il y a quelques décennies seulement, Walmart est entré dans le panthéon des icônes américaines, rejoignant la maternité, la tarte aux pommes et le baseball sur le plus haut niveau de l'autel. Les gens étaient enchantés par cette gigantesque corne d'abondance de produits incroyablement bon marché, conditionnés en quantités gargantuesques. C'était un peu comme leur trophée de participation pour la chance qu'ils avaient eue de naître dans ce pays exceptionnel, ou d'avoir vaillamment réussi à s'introduire dans des endroits misérables, proches ou lointains, où, de plus en plus, le puissant courant de marchandises magiquement bon marché était fabriqué.

L'évolution de la psychologie du walmartisme avait une aura étrangement autodestructrice. Comme les adeptes du cargo qui attendent au sommet d'une montagne dans la jungle, les Américains des petites villes prient et importent les dieux du commerce pour leur apporter un Walmart. Les historiens de l'avenir, faisant frire des "opossums" sur leur feu de camp, s'émerveilleront de la puissance des prières de leurs ancêtres. Chaque petit bourg des États-Unis a fini par voir un OVNI Walmart atterrir dans un champ de maïs ou un pâturage de vaches à la périphérie de la ville. Comme les envahisseurs de l'espace de la science-fiction, Walmart a rapidement tué tout ce qui avait une valeur économique autour de lui, et finalement les villes elles-mêmes. Et c'est là que les choses en sont arrivées lorsque la longue urgence a commencé à l'hiver du début de 2020, avec le virus corona Covid-19 sur le corbillard dans lequel il a roulé.

Nous sommes dans un moment liminaire et transitoire de l'histoire, comme des baigneurs qui regardent avec admiration la courbe vert-verte d'une grande vague en train de déferler. Une beauté si fascinante ! Hélas, la plupart des gens ne savent pas surfer. Cela semble facile à la télévision, mais vous seriez surpris de la condition physique que cela demande, et les Américains sont bien loin d'être en forme. (Tous ces tatouages ne vous donnent pas une once de mojo supplémentaire.) Et donc, dans ce moment liminaire, les gens continuent à se précipiter vers les Walmarts avec leurs réserves d'argent liquide qui s'amenuisent pour obtenir des trucs, en passant par toutes les dévotions que nous considérons comme allant de soi avant que la vague ne se lève et menace de déferler sur nous.

Ce qui est en train de se produire. Malgré les faux discours héroïques de la Réserve fédérale, de Nancy Pelosi, de M. Trump et de M. Mnuchin - de tous les responsables, pour être vraiment juste - et pour reprendre les mots immortels d'un autre président récent - ce pigeon est en train de couler. Plus précisément, ce qui va baisser, c'est l'ensemble des transactions que nous appelons "l'économie". Pendant ce temps, les responsables s'efforcent de soutenir les simples indices financiers qui sont censés représenter l'activité économique, mais qui ressemblent de plus en plus à un jeu d'ombre sur le mur d'un bidonville spécial où les économistes du coin de la rue colportent leur crack. En fin de compte, les gens n'ont même pas d'argent pour le crack, et pour aggraver les choses, tout l'argent qui reste dans la rue est sans valeur.

La vague se brise maintenant, et beaucoup de choses seront écrasées sous elle - se font écraser au fur et à mesure que vous lisez. Comme dans tout événement d'extinction, ce sont les petits organismes qui survivront et finiront par prospérer et c'est ainsi que cela se passera dans la prochaine édition de l'Amérique, que nous restions des États unis ou que nous nous trouvions organisés différemment. En conséquence, les géants doivent tomber. Lorsque les communautés d'Amérique se reconstruiront, ce seront les milliers de petites activités qui compteront, car elles impliqueront la reconstruction du capital social ainsi que des échanges qui équivalent à des affaires. Le capital social est exactement ce que Walmart et les choses de ce genre ont tué dans chaque communauté, d'un océan à l'autre. Les gens ont cessé de faire des affaires avec leurs voisins. Il a fallu un cataclysme pour qu'ils le remarquent enfin.

Si vous pensez que Walmart va survivre au même cataclysme qui tue les chaînes de magasins en général, vous allez être déçu. Tout est fini, y compris l'accessoire Happy Motoring qui a permis aux cargos de transporter leur butin sur de nombreux kilomètres jusqu'à leur domicile. (Et, ironiquement, ce n'est pas la question du pétrole qui a déterminé cela, mais la fin du système de financement qui permettait aux Américains d'acheter leurs voitures avec des prêts à tempérament, lorsqu'il n'y avait plus d'emprunteurs solvables). Amazon sera peut-être le dernier géant debout, mais il finira par s'effondrer lui aussi, grâce à son modèle commercial ridicule, qui dépend totalement d'un système de camionnage condamné. Ce sera comme le dernier dinosaure rugissant au soleil qui s'assombrit - tandis que les petits proto-mammifères se fauillent dans leurs cachettes en dessous.

Une chose reste constante : les êtres humains sont très habiles et pleins de ressources pour subvenir aux besoins des autres, ce qui est le sens même du commerce. Les jeunes, libérés du destin de devenir les serfs des géants de l'industrie, peuvent commencer dès maintenant à imaginer au moins ce qu'ils peuvent faire pour être utiles aux autres en échange d'un gagne-pain. Les plus sérieux et les plus énergiques trouveront un moyen de le faire à une échelle qui aura du sens lorsqu'un nouvel ordre émergera des décombres. Au bout d'un certain temps, ce que les gouvernements en penseront n'aura plus d'importance non plus. Comme tous les autres géants, il tombera aussi.

Comment les événements catalytiques changent le cours de l'histoire :
Des attaques du 11 septembre à la pandémie de coronavirus



Les attentats du 11 septembre 2001 sont des exemples classiques d'"événements catalytiques" qui changent le cours de l'histoire. Ils peuvent être considérés comme les déclencheurs des "effondrements de Sénèque", soudains et catastrophiques, ils sont bien décrits par les mots de Sénèque, "le chemin de la ruine est rapide". C'est la façon dont l'histoire se déplace : jamais en douceur mais toujours dans les bosses. L'exemple le plus récent d'un tel effet catalytique est l'épidémie actuelle de coronavirus.

Si vous êtes chimiste, vous savez très bien comment les catalyseurs font de petits miracles : vous avez essayé pendant un certain temps de faire en sorte qu'une réaction se produise sans succès, puis vous ajoutez une petite pincée de quelque chose et les choses se mettent à "bang". En un rien de temps, la réaction est complète. Ensuite, bien sûr, en tant que chimiste, vous savez que les catalyseurs ne font pas vraiment de miracles : tout ce qu'ils peuvent faire, c'est accélérer une réaction qui se produirait de toute façon. Mais cela peut être très utile, parfois.

Le concept de catalyse peut également être utilisé en dehors de la chimie, par exemple en politique. Revenons à l'an 2000, lorsque le groupe de néoconservateurs américains s'identifiant comme le "Projet pour un nouveau siècle américain" (PNAC) a publié un document intitulé "Reconstruire les défenses américaines". Dans ce document, ils affirmaient que le public américain ne pouvait être amené à accepter un transfert majeur des ressources disponibles à des fins militaires qu'au moyen de "quelque événement catastrophique et catalyseur - comme un nouveau Pearl Harbor".

Il est certain que les membres du PNAC ont eu beaucoup de succès avec leurs plans, peut-être plus qu'ils ne l'auraient eux-mêmes imaginé. Un an plus tard, en 2001, le monde a vu les attaques du 11 septembre sur le World Trade Center à New York et sur d'autres sites, fournissant exactement "l'événement catastrophique et catalyseur" qu'ils avaient invoqué. C'est encore Pearl Harbor : une nouvelle attaque sur le sol américain qui a catalysé une forte réaction de la part du peuple américain. Le résultat a été que plusieurs des propositions du PNAC, comme une augmentation significative des dépenses militaires, ont été adoptées dans les années suivantes.

On peut attribuer au PNAC le mérite d'avoir proposé, peut-être pour la première fois, le concept d'"événement catalyseur" pour une classe d'événements qui changent le cours de l'histoire. Il est normal que les sociétés

humaines aient tendance à résister aux changements, mais les changements sont inévitables et les petits changements s'accumulent jusqu'à ce que quelque chose cède et que le résultat soit le grand changement appelé "l'effondrement de Sénèque".

L'événement catalytique le plus ancien de l'histoire est peut-être la défaite de l'armée romaine à Teutoburg en 9 après J.-C. qui a généré un état de guerre perpétuel de l'Empire contre les tribus germaniques. À l'époque moderne, on peut citer le naufrage du "Maine" américain qui a déclenché la guerre entre les États-Unis et l'Espagne en 1898. Ensuite, l'incendie emblématique du Reichstag à Berlin, en 1933, qui a remis l'Allemagne entre les mains du parti nazi. Nombre de ces événements sont liés à l'empire mondial actuel, comme Pearl Harbor en 1941, qui a déclenché la guerre contre le Japon, l'incident du golfe du Tonkin en 1964, qui a déclenché la guerre du Vietnam, et la destruction du vol 17 (MH17) de Malaysia Airlines en 2014 au-dessus de l'Ukraine qui a déclenché la guerre économique actuelle contre la Russie.

Il y a beaucoup d'autres incidents de ce type, dans la plupart des cas des attaques militaires, jamais assez graves pour constituer un risque existentiel pour la partie attaquée, mais suffisantes pour une campagne médiatique agressive visant à terroriser les gens en amplifiant les risques liés aux attaques. Les récentes épidémies de coronavirus présentaient des caractéristiques similaires. Ce n'était pas une attaque militaire, mais c'était certainement un événement catalyseur qui a profondément changé la société, également grâce à une campagne médiatique agressive qui a réussi à terroriser tout le monde.

On dit souvent que ces événements sont des "faux drapeaux", c'est-à-dire qu'ils sont conçus par la partie attaquée dans le but précis de créer un changement politique souhaité. En effet, pourquoi l'agresseur devrait-il se livrer à une provocation contre un adversaire normalement plus fort alors que cela est susceptible de provoquer une forte réaction ? Pourtant, les preuves réelles d'attaques sous faux pavillon pour ces événements sont rares. Même pour le cas paradigmatique de l'incendie du Reichstag, souvent défini comme un faux drapeau, nous ne savons pas vraiment quel rôle les nazis ont joué exactement dans l'histoire. Il semble que ces événements impliquent surtout l'exploitation opportuniste d'une erreur. Pearl Harbor, par exemple, n'était certainement pas un faux drapeau, mais une gigantesque erreur stratégique de la part du gouvernement japonais. En ce qui concerne les attaques du 11 septembre, toute une industrie artisanale s'est engagée à les décrire comme ayant été perpétrées par des forces contrôlées par le gouvernement américain, mais il n'y a aucune preuve que cela ait été le cas. Même le virus Covid-19, responsable de la pandémie actuelle, aurait été fabriqué en laboratoire ou propagé intentionnellement par quelqu'un. C'est pour le moins très improbable.

En tout cas, l'aspect "faux pavillon" de ces événements est discutable, ce qui compte c'est qu'ils ont agi comme des catalyseurs de changements majeurs qui se seraient produits de toute façon. En 2001, l'Empire américain avait de plus en plus de mal à maintenir son emprise sur ses vastes possessions dans le monde entier en raison de la hausse des coûts et de la diminution des ressources. La réaction la plus évidente à ce problème a été d'augmenter les dépenses militaires, une évolution typique de la plupart des empires du passé. C'était inévitable, mais il fallait le "déclencher". Les attaques du 11 septembre ont fourni le type de poussée nécessaire, qu'elles aient été ou non conçues par un cheikh fou vivant dans une caverne en Afghanistan.

Des considérations similaires valent pour d'autres événements catalyseurs de l'histoire, mais passons à l'épidémie actuelle de coronavirus. En tant qu'événement catalytique, c'en est certainement un, mais quel type de changement catalyse-t-il ? Chuck Pezhesky a correctement identifié l'épidémie comme quelque chose "d'apparenté à un delta de Dirac, ou à une fonction d'impulsion". Appliquer une fonction de Dirac à un système, c'est comme le frapper avec un marteau. Le système oscille en réponse et montre ses fréquences "naturelles". Il ne fait aucun doute que le coronavirus a été un marteau de forgeron frappant la société, ce que nous voyons, ce

sont des résonances se dispersant partout. En pratique, chacun essaie de mettre l'accent sur les fréquences qu'il pense lui être favorables. Mais, dans ce jeu, il y a des gagnants et des perdants.

Au moment des attentats du 11 septembre, on a tenté de mettre l'accent sur certaines fréquences différentes des principales, par exemple en proposant que l'Occident agisse de manière moins agressive à l'égard des pays islamiques. Mais ces faibles tentatives ont été rapidement balayées, l'équilibre des pouvoirs se déplaçant de manière décisive vers le complexe militaro-industriel. Dans le cas du coronavirus, il se passe quelque chose de similaire, avec divers lobbies qui tentent de présenter l'événement sous un jour favorable pour leur intérêt économique spécifique. L'industrie des combustibles fossiles, par exemple, demande l'élimination des "réglementations environnementales inutiles" afin de "relancer la croissance". Le lobby militaro-industriel ne peut pas prétendre qu'il peut bombarder le virus pour le soumettre, mais il s'en sert comme excuse pour faire la guerre à la Chine.

Mais, dans l'ensemble, on voit bien quelle fréquence résonne le plus. Il s'agit du "nouveau capitalisme" des entreprises de la Silicon Valley. Ceux qui en profitent sont l'industrie de la communication, l'industrie de la surveillance, l'industrie du commerce électronique et à peu près tout ce qui concerne la communication virtuelle. C'est une résonance qui résonne dans de nombreuses couches de la société : on nous a dit à maintes reprises qu'il fallait se débarrasser des combustibles fossiles, des avions, des voitures particulières, des activités comme le tourisme, etc. C'est exactement ce que le virus nous oblige à faire, du moins de la manière dont il a été interprété par nos gouvernements.

Mais, encore une fois, comme on le sait en chimie, les catalyseurs ne font rien par eux-mêmes : ils déclenchent simplement des transformations inévitables. Et si quelque chose est inévitable, cela signifie qu'un jour ou l'autre, cela doit avoir lieu. C'est ce que nous constatons.

Il reste une question : pourquoi l'histoire doit-elle se dérouler par à-coups ? C'est, bien sûr, parce que nous ne sommes pas capables de planifier à l'avance et que l'avenir nous prend toujours par surprise. Et le fait que nous ne puissions pas planifier à l'avance est également profondément ancré dans la façon dont la société moderne fonctionne. Les merveilleuses technologies qui relient tout le monde dans l'espace virtuel ne nous rendront pas plus aptes à prédire l'avenir - peut-être auront-elles l'effet inverse. Il semble donc que nous soyons condamnés à marcher vers l'avenir comme un navire qui navigue vers l'avant en montant les grandes vagues les unes après les autres. Peut-être arriverons-nous un jour dans un port sûr. Juste peut-être.

Allons-nous jouer au jeu du chat et de la souris ?

Tim Watkins 18 mai 2020

THE CONSCIOUSNESS OF SHEEP
The storm is coming - will you be ready?



Dans le jeu du chat et de la souris, nous prenons 90 souris et nous les relâchons dans un enclos. Nous envoyons ensuite 100 chats pour aller les attraper. Le résultat inévitable est qu'au moins dix des chats reviennent sans souris. En effet, comme certains chats s'avèrent être des super-prédateurs qui attrapent plusieurs souris chacun, peut-être qu'un cinquième (20) ou même un quart (25) des chats reviennent sans souris.

Il y a une réponse évidente à cela, mais ce n'est pas permis dans le jeu. Au lieu de cela, et à grands frais parce que le dressage des chats est difficile, les chats qui reviennent sans souris sont obligés de suivre des cours pour améliorer leur capacité à attraper des souris. Cela fonctionne suffisamment longtemps pour que les organismes de formation hautement rémunérés qui dispensent des cours de capture de souris continuent à être payés. Néanmoins, à chaque fois que le jeu est joué, au moins dix chats reviennent sans souris.

Une fois de plus, la réponse évidente à cette situation n'est pas admissible. Ainsi, après avoir utilisé la carotte du dressage, nous nous tournons maintenant vers le bâton de la coercition. Les chats qui persistent à revenir sans souris doivent être incités à réduire la quantité de nourriture qu'ils reçoivent, car cela donnera une certaine urgence à leurs activités d'attraper des souris. Il ne faut pas oublier que la perte de calories et le stress qui accompagne la faim rendent la chasse aux souris encore plus difficile. Et si quelques chats meurent de malnutrition, cela peut servir d'avertissement pour les autres.

En Grande-Bretagne, le jeu réel du chat et de la souris vient de devenir beaucoup plus difficile, avec 856 500 personnes supplémentaires ajoutées à la file d'attente du crédit universel alors que l'impact du SRAS-CoV-2 sur l'économie commence à mordre. Comme le rapporte la BBC :

"Le nombre de personnes demandant des allocations de chômage au Royaume-Uni a grimpé en flèche pour atteindre 2,1 millions en avril, le premier mois complet de blocage du coronavirus...

"Le décompte des demandeurs de prestations n'inclut pas toutes les personnes sans emploi, puisque toutes ne peuvent pas demander de l'aide, mais il indique la tendance. Autre indication de la morosité du paysage de l'emploi, le nombre d'offres d'emploi a diminué de près d'un quart pour atteindre 637 000 au cours des trois mois précédant le mois d'avril...

"Les chiffres du chômage ne couvrent que la première semaine du lock-out et ils devraient s'aggraver fortement dans les mois à venir".

Ce qui reste de la sécurité sociale après quatre décennies d'assaut néolibéral est précisément le jeu du chat et de la souris présenté ci-dessus. Les gouvernements n'assument aucune responsabilité dans la création d'emplois, ni même dans la mise en place des conditions permettant de créer des emplois. Au lieu de cela, les différentes victimes d'une économie industrielle mondialisée en faillite rapide sont blâmées pour leur incapacité à trouver des emplois qui n'existent plus. Dans un premier temps, la carotte néolibérale de l'éducation et de la formation sera utilisée pour persuader les chômeurs de s'endetter afin de se former à de nouvelles compétences - souvent tout aussi redondantes - conçues pour un marché du travail qui (surtout s'ils sont malades, handicapés ou âgés de plus de 50 ans) a cessé d'exister. Plus ils restent sans emploi, plus le système s'acharne sur le bâton des sanctions destinées à les priver d'un revenu déjà insuffisant jusqu'à ce qu'ils n'aient plus que le réseau des banques alimentaires - qui ne peut faire face à la pandémie - pour se rabattre sur eux. Pour un nombre croissant d'entre eux, même cela ne suffit pas.

Le jeu du chat et de la souris ne fonctionne cependant que si les personnes qui reçoivent la punition restent une infime minorité de la population. C'est ce qu'a permis en grande partie la croissance, depuis 2008, d'une "gig-

économie" dans laquelle les employeurs sont en mesure d'exploiter les pauvres parce que même les formes de travail les plus explosives sont préférables aux privatisations du système de crédit universel.

La forte hausse du chômage provoquée par la réponse à la pandémie comporte donc un risque politique énorme. À mesure que le nombre de chômeurs se repliant sur les restes déchiquetés et déchirés du filet de sécurité sociale augmentera - et ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est qu'une fraction du chômage à venir - le mensonge selon lequel les chômeurs, les malades et les handicapés n'ont qu'eux-mêmes à blâmer sera exposé à la vue de tous. Comme je l'ai expliqué le mois dernier :

"Deux millions de pertes d'emploi au salaire moyen signifient que 900 000 000 £ par semaine (46 800 000 000 £ par an) de dépenses discrétionnaires sont retirées de l'économie. Cela représente un grand nombre de faillites d'entreprises et, par conséquent, encore plus d'emplois perdus et encore plus de faillites d'entreprises..." La réponse politique à cette situation - du moins pour l'instant - a été une version du jeu du chat et de la souris dans lequel le gouvernement fait la chose évidente qui n'est pas permise selon les règles habituelles - il intervient et fournit les dix souris manquantes. C'est-à-dire qu'il utilise son pouvoir d'emprunter et de créer une nouvelle monnaie à partir de rien pour subventionner les salaires et renflouer les entreprises qui, autrement, échoueraient. Cependant, aucune des grandes entreprises qui bénéficient du mécanisme secret de financement des entreprises Covid ne sera obligée de suivre des cours de formation sur la manière de trouver des clients qui n'existent pas ou de vendre des biens et services non désirés à des personnes qui n'ont pas d'argent. Les PDG surpayés ne seront pas non plus lentement affamés afin de les inciter à rendre leur entreprise à nouveau rentable. Lorsque tout cela sera terminé, ils pourront se retirer dans les paradis fiscaux de leurs îles des Caraïbes en grande partie indemnes, tandis que les gens ordinaires devront payer une facture beaucoup plus élevée, comme ils l'ont fait au lendemain de la crise de 2008.

C'est cette différence flagrante dans les règles du jeu - le socialisme pour les entreprises, l'austérité pour tous les autres - qui a ouvert les âpres divisions politiques qui ont donné naissance au populisme nationaliste, à Brexit et à l'élection de Donald Trump. En France, une élite désespérée a failli déclencher une révolution par la politique apparemment inoffensive d'imposition d'une taxe verte sur le gazole. Et l'austérité de la dernière décennie n'est qu'un avant-goût de l'austérité totale qui pourrait être imposée aux générations futures pour rembourser la monnaie frauduleusement empruntée par les banques pour renflouer les personnes déjà riches. Par ailleurs, face à la protestation générale de l'opinion publique, les gouvernements pourraient être contraints de se tourner vers une version de "l'argent des hélicoptères", de "l'EQ du peuple" ou d'un revenu de base universel pour répartir les difficultés de manière un peu moins inégale.

En fin de compte, cependant, si les banques et les gouvernements sont libres d'imprimer autant de monnaie qu'ils le souhaitent, ils ne peuvent pas imprimer la vraie richesse. Pour créer de la richesse, il faut une énergie bon marché qui n'existe plus, des ressources minérales et organiques épuisées qui sont limitées par les limites planétaires et une biosphère qui ne s'étouffe pas avec les polluants que nous y déversons depuis des siècles. Et aucune de ces crises plus vastes n'aura disparu lorsque cette pandémie sera terminée.

Cette fois-ci, la monnaie créée à partir de l'air libre va rapidement disparaître à nouveau dans l'air libre. La stagflation est imminente dans notre avenir proche. Un effondrement massif du prix des "actifs" - en particulier ceux qui n'existent que sous forme de bits dans une base de données informatique - est également imminent. Il se peut même que l'élite ne puisse être réveillée pour se sauver de sa propre folie.

Le nombre de plates-formes de forage américaines continue de s'effondrer malgré la flambée des prix du pétrole



Baker Hughes a indiqué vendredi que le nombre de plates-formes pétrolières et gazières aux États-Unis a encore diminué cette semaine de 21, tombant à 318, avec un total de 665 plates-formes de moins que l'année dernière à la même époque, soit une baisse de plus de 67 % en un an.

Le nombre de plates-formes pétrolières a diminué de 21 cette semaine, selon les données de Baker Hughes, ce qui porte le total à 237, soit une perte de 560 plates-formes en un an. Il s'agit du plus petit nombre de plates-formes pétrolières en activité depuis la mi-2009.

Le nombre total de plateformes de gaz en activité aux États-Unis se maintient à 79 selon le rapport. Ce chiffre est à comparer aux 186 plates-formes de l'année dernière.

La baisse significative du nombre de plates-formes au cours des deux derniers mois se reflète également dans l'estimation de l'EIA concernant la production de pétrole aux États-Unis, qui a encore baissé cette semaine pour atteindre 11,5 millions de barils de pétrole par jour en moyenne pour la semaine se terminant le 15 mai, soit 1,6 million de bpd de moins que le record historique et 100 000 bpd de moins que la semaine précédente. Il s'agit de la septième baisse de production hebdomadaire consécutive.

Le nombre total d'appareils de forage au Canada a diminué de 2 appareils cette semaine, pour atteindre 21 appareils. Les plateformes de forage de pétrole et de gaz au Canada sont maintenant en baisse de 57 par rapport à l'année précédente.

A 12h08, le WTI était en baisse de 2,92% à 32,93\$. Bien qu'en baisse ce jour-là, cela représente une hausse de près de 4 dollars par rapport à la semaine précédente. L'indice de référence du Brent était en baisse de 3,22 % à 34,90 \$ le jour même, mais en hausse de près de 3 \$ le baril d'une semaine sur l'autre. La baisse des prix de vendredi est due aux craintes du marché, la Chine n'ayant pas publié vendredi ses perspectives économiques annuelles comme prévu.

Surpopulation

Jason Godesky 5 mai 2020 Medium.com

Thomas Malthus détestait les pauvres. Un essai sur le principe de population est plein de recommandations sur la façon de les tuer. Malthus soutenait que si les réserves de nourriture augmentent de manière arithmétique, la population croît de manière géométrique, ce qui conduit à un point où la population dépasse les réserves de nourriture, entraînant une famine et une mort massives. Il a estimé que cela était dû à la stupidité et à l'immoralité des pauvres, et a conseillé des moyens d'éviter cette catastrophe en tuant les pauvres en masse, en utilisant des méthodes que nous pourrions aujourd'hui appeler "austérité économique".



Les travaux de Malthus ont influencé la théorie de l'évolution de Darwin, ainsi que la batardisation métaphorique du concept dans le darwinisme social. Il a été à la base du mouvement eugénique. Hitler, inspiré comme il l'était par le darwinisme social et l'eugénisme, partageait les préoccupations de Malthus concernant la surpopulation. Dans *Mein Kampf*, il réfléchit aux moyens de répondre aux besoins d'une population allemande croissante et s'installe sur l'idée que l'Allemagne a besoin de plus de Lebensraum, et, bien sûr, il n'a jamais envisagé d'autre possibilité que la conquête militaire. Aujourd'hui, nous avons des éco-fascistes pour perpétuer cette tradition d'idéologie meurtrière d'extrême droite et sa préoccupation pour Malthus.

Pour contrer des personnes et des mouvements haineux comme ceux-ci, il y a ceux qui soutiennent que la surpopulation n'est pas du tout un problème. Malthus avait tort ; il s'attendait à une catastrophe malthusienne avec une population mondiale de moins de 2 milliards d'habitants. Nous en sommes à 7,8 milliards aujourd'hui, et nous nous attendons à ce que la population se stabilise autour de 10,9 milliards de personnes, qui veulent infliger des souffrances et la mort au nom d'une idéologie discréditée et réfutée.

Position sur Zanzibar

On disait autrefois que si nous nous tenions tous debout, épaule contre épaule, la race humaine tout entière pourrait tenir sur l'île de Wight. Le romancier de science-fiction John Brunner a actualisé cette affirmation pour affirmer qu'une population de 7 milliards d'habitants devrait se tenir debout sur Zanzibar. Si nous déplaçons tous les habitants de la planète au Texas et en Oklahoma, ces deux États auraient une densité de population de 23 039 personnes par mile carré - moins que celle de la ville de New York. Toutes les villes et zones urbaines du monde couvrent aujourd'hui moins de 3 % de la surface terrestre mondiale, tout en abritant plus de la moitié de notre espèce. Même avec 7,8 milliards de personnes, la majeure partie de la terre reste peu habitée par les humains. Si nous manquons de quelque chose, ce n'est pas l'espace - du moins, pas au sens strict.

Ce n'est pas dans l'espace où nous vivons que nous laissons réellement notre marque, mais dans l'espace qu'il faut pour nous nourrir : environ 40 % des terres de la planète sont utilisées pour l'agriculture. Pour d'autres

espèces, le modèle de Malthus a constitué le point de départ de notre compréhension du fonctionnement des écologies. Le cycle Lotka-Volterra n'est rien d'autre que les ramifications du processus malthusien dans le temps. Mais depuis quelques millénaires, les humains semblent s'être libérés de ces cycles. Les prédictions répétées de catastrophe malthusienne au cours des siècles depuis Malthus lui-même se sont avérées fausses à plusieurs reprises.

Comme Richard Manning l'a souligné dans *Against the Grain : How Agriculture Has Hijacked Civilization*, depuis la révolution agricole jusqu'en 1960 environ, la civilisation occidentale a devancé la catastrophe malthusienne en s'étendant, en conquérant et en mettant de nouvelles terres en culture. C'est en 1960, alors que près de la moitié de la surface de la terre était transformée en terres agricoles, que cette stratégie a finalement atteint sa fin inévitable : toutes les terres qui pouvaient être transformées en terres agricoles l'étaient. Il reste peut-être encore la moitié de la surface de la terre, mais c'est presque exclusivement la moitié qui n'est pas vraiment adaptée à la production de cultures. Il n'y avait finalement plus d'endroit où aller.

Habituellement, lorsque nous parlons des prédictions malthusiennes et de la façon dont elles se sont révélées fausses, nous parlons d'"améliorations technologiques dans la production alimentaire" qui ont suivi la croissance démographique. Plus précisément, cela signifie la révolution verte. Dans les années 1960, la vieille stratégie d'expansion ayant atteint ses limites, nous avons dû essayer une approche différente. La Révolution verte était une suite d'engrais chimiques, de produits agrochimiques et de monocultures de variétés de céréales à haut rendement, tous conçus pour maximiser les rendements. Pour Manning, il s'agissait de trouver comment exploiter les réserves de pétrole des montagnes et des grands fonds marins. Si vous avez déjà cultivé tout ce qui peut l'être, il ne vous reste plus qu'à tirer le meilleur parti de ces terres, et c'est précisément ce que la révolution verte a permis de faire.

De lourdes empreintes

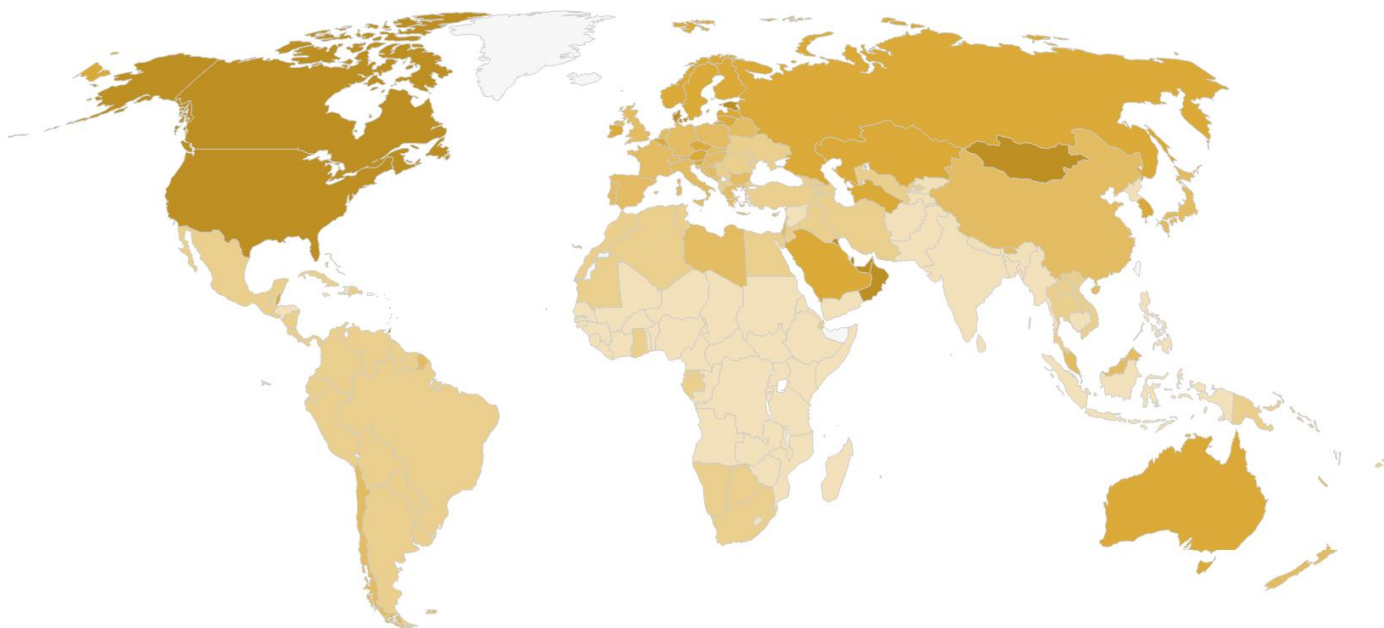
Les problèmes environnementaux croissants que la révolution verte a causés sont, à ce stade, bien connus et bien documentés. Aujourd'hui, l'agriculture produit directement un quart de tous les gaz à effet de serre anthropiques. C'est également l'un des principaux facteurs de la déforestation et de la perte d'habitats, la principale cause de notre extinction massive actuelle. Il est vrai qu'une grande partie de cette situation est directement liée à notre mode d'élevage, mais il est également vrai que le bétail est destructeur principalement parce qu'il est un multiplicateur de force pour l'agriculture. Après tout, à quoi d'autre que la dévastation écologique pouvons-nous réellement nous attendre lorsque nous nous approprions 40 % de la surface de la planète pour l'utilisation d'une seule espèce sur des millions ?

Certaines personnes ont essayé de développer des méthodes pour une agriculture durable - et meilleure, régénérative -. Parfois, celles-ci peuvent même produire des rendements supérieurs à ceux fournis par les exploitations agricoles modernes. Mais ces méthodes fonctionnent aussi précisément parce qu'elles tirent parti de caractéristiques très spécifiques des lieux où elles poussent, comme les lisières (le fait que la plus grande activité biologique se produit là où deux zones différentes se rencontrent). Le problème est que si vous essayez de faire de tout un bord, alors rien ne l'est. Ces méthodes n'ont pas d'échelle : vous ne pouvez pas prendre le rendement d'une parcelle, le multiplier par toute la terre disponible et espérer obtenir ce rendement si vous convertissez tout.

Si nous mangions plus bas dans la chaîne alimentaire, nous supprimerions le multiplicateur de force appliqué par le bétail, et peut-être que les pratiques régénératives suffiraient alors à satisfaire nos besoins alimentaires. Cela nous amène à un élément essentiel de cette discussion qui est trop souvent négligé, un nombre au moins

aussi important que la population elle-même : l'empreinte écologique. Nous ne contribuons pas tous de la même manière à nos problèmes écologiques.

Nous pouvons calculer l'empreinte écologique moyenne des habitants d'un pays donné, ainsi que la biocapacité disponible de ce pays, pour dresser une carte du déficit écologique de chaque pays. Les deux pays les plus peuplés du monde, l'Inde et la Chine, ont tous deux de graves déficits écologiques, mais ils sont tous deux éclipsés par les États-Unis, qui ont un déficit plus important que leurs deux pays réunis. L'Inde et la Chine ont peut-être des populations beaucoup plus importantes, mais l'empreinte écologique du citoyen américain moyen est tellement plus lourde que même avec une fraction de la population, ce sont en fait les États-Unis qui sont surpeuplés.



Empreinte écologique par personne, par pays. [Source]

Mais à un niveau plus profond, même cette approche est profondément imparfaite, car elle suppose qu'une nation est une unité de mesure sensée. En fin de compte, nous devons creuser jusqu'au bout pour savoir exactement ce que nous entendons par population au départ. Nous ne pouvons parler de la population que de quelque chose. Il n'existe pas de "population" abstraite sans référent. Il n'est possible que pour les États-Unis d'avoir un déficit écologique parce que les nations ne sont pas des unités de mesure utiles. Les gens aux États-Unis ne peuvent vivre de cette façon que parce que les gens des autres pays ne le peuvent pas. Les pays riches sont riches parce que les pays pauvres sont pauvres. Les pays riches sont riches parce qu'ils peuvent exploiter ces pays. Parler de la population des États-Unis et de la population du Zimbabwe comme s'il s'agissait de deux choses distinctes, c'est comme parler de la population d'un donjon médiéval et de la population des champs à l'extérieur comme s'il s'agissait de deux choses distinctes. Il n'y a qu'une seule civilisation mondiale aujourd'hui, et c'est la population du monde dans son ensemble que nous devons aborder.

Des bouches à nourrir

Nous produisons plus qu'assez de nourriture pour nourrir tout le monde sur terre. Non seulement l'espace physique pour vivre n'est pas une véritable barrière, mais la capacité de nourrir tout le monde ne l'est pas non plus. Nous pourrions nourrir tout le monde si nous donnions la priorité à la livraison de cette nourriture à ceux qui en ont besoin - en d'autres termes, si nous étions prêts à remettre en question et à changer nos systèmes économiques. Mais cela nous ramène à un point bien plus éloigné que la révolution verte, jusqu'à la révolution agricole.

Vous lirez souvent que la révolution agricole a libéré les gens, leur a donné plus de temps de loisir, leur a permis de créer de l'art, d'inventer des choses, de se livrer à des enquêtes philosophiques et scientifiques, etc. Mais en fait, l'agriculture est un moyen extrêmement difficile de gagner sa vie. Elle laisse aux gens beaucoup moins de temps libre qu'auparavant. La crise de mortalité du néolithique a reflété l'énorme impact négatif de la révolution agricole sur la santé, car les gens ont commencé à mourir de faim et à souffrir de maladies épidémiques pour la première fois.

Il est en fait assez difficile de trouver un avantage réel que l'agriculture a conféré. Elle a permis d'avoir des populations beaucoup plus grandes et plus denses, mais aucun des individus de cette population ne bénéficie réellement de l'appartenance à un groupe plus grand et plus dense. Le seul avantage réel qui ne pourrait pas être obtenu beaucoup plus facilement sans l'agriculture est la montée des élites. Lorsque les gens chassent et se rassemblent, les ressources sont distribuées dans le monde entier. Il n'y a aucun moyen pour quiconque de les contrôler. Avec l'agriculture, les cultures sont récoltées, ce qui signifie qu'une personne peut prendre le contrôle et décider qui a accès à la nourriture et qui ne l'a pas. La richesse, le pouvoir, la violence et la coercition peuvent tous être utilisés pour faire passer ce contrôle d'une personne ou d'un groupe à un autre, mais cela permet l'existence d'une hiérarchie, indépendamment de la personne qui occupe les différents postes au sein de celle-ci. Pendant deux millions d'années, les humains ont évolué en bandes égalitaires, mais depuis quelques millénaires, l'agriculture a permis une brève expérience de société hiérarchisée.

La distribution inégale de la nourriture n'est pas un simple effet secondaire de ce système. C'est sa raison d'être même. L'agriculture existe pour que l'inégalité puisse exister. Si nous devions distribuer la nourriture de manière égale, nous travaillerions beaucoup plus dur, en endurant une mauvaise santé et des maladies épidémiques, au bénéfice de personne. Pour tout petit groupe de personnes, vous pourriez bénéficier de tous les avantages de ce système sans en subir les lourdes conséquences si vous l'abandonniez et vous enfuyiez dans les bois, et peu importe à quel point nous pourrions essayer d'occulter ce fait, de telles vérités ne peuvent jamais être enterrées à jamais. Pendant 10 000 ans, nous avons empêché les gens de comprendre cela (ou du moins d'agir en conséquence) en ayant une élite intéressée ayant le pouvoir de contrôler notre attention et notre corps, par divers moyens (la plupart du temps coercitifs). Si nous éliminons ces élites, alors tout ne tiendra que si nous sommes tous d'accord pour nous contraindre les uns les autres et nous-mêmes.

La course à la nourriture

Ronald Bailey a écrit que les malthusiens se trompent parce qu'ils "ne peuvent pas se défaire de l'idée simple mais clairement erronée que les êtres humains ne sont pas différents d'un troupeau de cerfs lorsqu'il s'agit de reproduction".

Comme preuve de ce raisonnement, les gens soulignent une tendance bien établie selon laquelle lorsque les femmes reçoivent plus d'éducation, elles ont moins d'enfants. Nous pouvons résoudre le problème de la population simplement en rendant le monde plus juste et plus équitable, en éduquant les femmes.

Malheureusement, ce raisonnement ne tient pas compte de certains points critiques, comme le fait que les femmes d'Afrique subsaharienne sur lesquelles portent généralement ces études ont tant d'enfants alors qu'elles ne reçoivent pas plus d'éducation. En effet, si vous êtes un agriculteur de subsistance dans une société agraire, les enfants sont la clé de la richesse. Il n'y a que quelques années où ils sont improductifs avant qu'ils puissent commencer à aider, après quoi ils augmentent continuellement la richesse du ménage. Il existe une forte corrélation entre la richesse et le nombre d'enfants dans ces situations. En comparaison, dans le monde de

WEIRD, les enfants représentent un lourd fardeau économique et contribuent rarement de manière significative au ménage de leurs parents.

Lorsque les femmes d'Afrique subsaharienne reçoivent une éducation, cela signifie généralement qu'elles quittent l'agriculture de subsistance pour s'orienter vers quelque chose de plus conforme à la vie de WEIRD, ce qui rendrait le lien entre éducation et taux de natalité corrélé, mais non causal. Ce n'est pas que les femmes plus instruites aient moins d'enfants, mais plutôt que les femmes, quel que soit leur niveau d'éducation, font ce qui est dans leur intérêt, et que les femmes plus instruites ont des intérêts différents.

Mais ce mode de vie que les femmes peuvent adopter lorsqu'elles sont plus instruites est celui qui a une empreinte écologique plus profonde et qui exige que d'autres personnes soient dans la pauvreté pour pouvoir exister. C'est un moyen pour une personne d'améliorer sa situation, mais ce n'est pas une solution pour le monde en général.

Si le Nord global ne peut exister que parce qu'il a un Sud global à exploiter, alors nous ne pouvons pas nous débarrasser de l'un sans nous débarrasser de l'autre. Et si le Sud global fonctionne en grande partie de telle manière qu'avoir plus d'enfants vous profitera directement, nous pouvons demander aux gens d'avoir moins d'enfants de toute façon, mais cela ne fait que rendre encore plus profitable pour quiconque de rompre cet accord. Cela fonctionne, tant que tout le monde est prêt à se sacrifier pour le "bien commun". Si quelqu'un est égoïste, ou si quelqu'un n'est pas d'accord sur ce qu'est ce bien supérieur, alors c'est un échec.

Et c'est finalement la raison pour laquelle Ronald Bailey a tort : la plus grande différence entre les humains et les cerfs est notre capacité à rationaliser ce que nous voulions faire de toute façon, et non notre capacité à nous comporter réellement différemment en tant que groupe. En fin de compte, il y aura toujours au moins quelques personnes qui feront ce qui est dans leur meilleur intérêt, donc si nous créons un système où les incitations nous poussent à un comportement autodestructeur, nous nous détruirons nous-mêmes. À l'heure actuelle, cela nous place dans ce que l'auteur Daniel Quinn a appelé une "course à la nourriture", en la comparant à la course aux armements de la guerre froide. Ceux qui affirment que Malthus a tort parce que nous avons été capables de répondre à chaque augmentation de la population par une augmentation encore plus importante de l'approvisionnement alimentaire ont bien sûr raison. Mais cette augmentation de l'offre alimentaire, à son tour, augmente la population, donc nous devons augmenter l'offre alimentaire. À chaque itération, les enjeux deviennent plus importants, avec des populations plus nombreuses et une plus grande part de la biomasse terrestre en jeu. Nous pouvons nous sortir de chaque catastrophe en augmentant les enjeux pour la prochaine itération. Pour que cela fonctionne, nous devons simplement nous assurer que nous sommes capables de continuer comme cela pour toujours.

"Si quelque chose ne peut pas durer éternellement..."

Nous sommes dans la course à la nourriture depuis dix mille ans, malgré quelques moments où il semblait que nous pourrions faiblir. Nous avons dépassé de loin les enjeux locaux ou régionaux, pour atteindre un moment d'extinction massive et d'effondrement écologique avec le monde entier en jeu, mettant en danger la survie même de la vie sur cette planète à une échelle qui n'était auparavant atteinte que par des forces géologiques et des collisions cosmiques. Nous nous sommes tellement habitués à cela que nous avons même commencé à croire que c'est inévitable : qu'une solution doit toujours exister, et que nous la trouverons toujours quand les choses seront suffisamment graves. Plutôt que de considérer quelque chose comme les combustibles fossiles comme un cadeau extraordinaire, nous nous attendons à ce que, lorsque nous commencerons à approcher de son pic d'extraction, nous découvrions sûrement quelque chose d'autre qui le remplacera facilement, et l'hypothèse qu'une chose aussi dense en énergie et utile que le combustible fossile doit exister va de soi. C'est comme si

nous avons gagné à la loterie, et nous avons donc naturellement supposé que cela signifiait que nous allions gagner à la loterie chaque semaine pour le reste de notre vie.

L'univers ne nous doit pas de solution simplement parce que nous nous retrouvons dans une situation où nous en avons désespérément besoin. Parfois, la seule chose que notre intelligence et notre créativité peuvent nous offrir est la réalisation que nous nous sommes mis dans une impasse.

Cette situation n'a rien d'inévitable ou de naturel. Pendant deux millions d'années, les humains ont joui d'une prospérité et d'une abondance qui ont en fait rendu la terre plus riche pour les humains et les créatures autres qu'humaines. Nous avons fait cela en vivant comme des chasseurs-cueilleurs - un terme qui couvre la grande majorité des façons dont les humains ont vécu, ce qui se résume peut-être le mieux à tout ce qui n'est pas de l'agriculture. Cela a bien fonctionné pendant deux millions d'années. Aujourd'hui, on le trouve presque exclusivement dans les coins les plus rudes et les plus désolés de la planète, où aucun autre mode de vie n'est possible. Elle a bien fonctionné pour un monde qui ne comptait que 10 millions d'habitants, mais 7,8 milliards de personnes ne peuvent pas survivre en pratiquant la chasse et la cueillette.

Non, il faut de l'agriculture pour faire vivre 7,8 milliards de personnes, et comme nous l'avons déjà dit, il faut probablement de l'agriculture industrielle et la révolution verte. Il faut des engrais fabriqués à partir de combustibles fossiles, et il faut de grosses machines agricoles. Il faut 40 % de la surface de la planète, 25 % des émissions de gaz à effet de serre, la fragmentation et la perte des habitats, l'extinction massive et l'effondrement écologique. Le maintien d'une population de 7,8 milliards de personnes nécessite un système totalement non durable.

Herbert Stein n'est pas le genre de personne vers qui je me tourne généralement pour obtenir des conseils. Il a été senior fellow à l'American Enterprise Institute, a fait partie du conseil des contributeurs du Wall Street Journal, et a été le président du Conseil des conseillers économiques sous la direction de Richard Nixon et Gerald Ford. Pour moi, c'est une liste d'accusations et de raisons de le tenir pour suspect, mais il a également formulé une maxime utile qui a été surnommée "la loi de Stein" en son honneur : "Si quelque chose ne peut pas continuer éternellement, il s'arrêtera".

Le mot "durabilité" est souvent utilisé abusivement, mais la loi de Stein va vraiment au cœur du problème : quelque chose qui n'est pas durable est simplement quelque chose qui ne peut pas durer éternellement. L'agriculture ne peut pas durer éternellement. Une population de milliards de personnes ne peut pas durer éternellement.

Cela signifie qu'elle va s'arrêter.

La marche à suivre

La population humaine va diminuer. Cela semble inévitable, car toute autre chose nous obligerait à soutenir quelque chose de complètement insoutenable. Puisque c'est impossible, cela ne va pas se produire. D'une certaine manière, il s'agit juste d'un processus qui est devenu inévitable au moment où la course à la nourriture a commencé il y a plus de 10 000 ans. Même si nous parvenons à gagner à nouveau à la loterie, ce ne sera qu'une nouvelle victoire pour l'approvisionnement alimentaire, à laquelle il faudra répondre par une nouvelle croissance de la population, encore et encore, jusqu'à ce que, finalement, notre chance s'épuise.

La population humaine va diminuer. Mais la manière dont cela se produira dépend de nous.

C'est la véritable réponse aux éco-fascistes : non pas que la surpopulation ne soit pas réelle, mais qu'ils n'ont absolument pas compris le problème, et qu'ils ont tiré les conclusions les plus cruelles et les plus terribles par simple manque d'imagination choquant. La surpopulation est la crise de la civilisation elle-même : de l'agriculture, des hiérarchies et des élites qu'elle permet, des systèmes d'exploitation connexes dont elle est faite. Le fascisme cherche à créer encore plus de ces choses, celles-là mêmes qui ont créé le problème en premier lieu. Alors que la course à la nourriture se poursuit, le meurtre de masse n'est qu'une étape de plus sur la voie. La surpopulation est un problème, peut-être même le problème - et le fascisme ne fait qu'aggraver la situation.

S'il y a une chose sur laquelle je suis d'accord avec les futurologues de Cornouailles, c'est le rôle essentiel de l'imagination pour tracer notre route vers l'avenir. Mais plutôt que d'essayer d'imaginer des moyens de remporter la prochaine victoire dans une course alimentaire vouée à l'échec, nous devons imaginer nos moyens de nous en sortir. Nous devons imaginer un autre type d'avenir, et comment nous allons y accéder.

La voie parfaite n'est déjà pas disponible : nous ne pouvons pas nous éloigner de notre état actuel sans guerre, violence ou chaos, car tant de guerre, de violence et de chaos ont déjà eu lieu. En même temps, la pire voie possible n'est pas non plus disponible, parce qu'il y a déjà des gens qui pratiquent la permaculture et l'agriculture régénérative, il y a déjà des gens qui s'occupent de la nature, et il y a déjà des gens qui essaient de faciliter cette transition par tous les moyens possibles. L'avenir se situera donc quelque part entre ces deux extrêmes que sont la transition parfaitement progressive et facile et le paysage apocalyptique de l'enfer. Cela signifie que tout ce que nous ferons rapprochera le résultat d'un côté ou de l'autre. Comme aucun des deux extrêmes n'est possible, il n'y a pas de condition de "victoire" ou de "perte". Il s'agit seulement de savoir dans quelle mesure on pousse le résultat vers une issue plus douce, plus progressive, moins violente.

Si vous êtes en vie aujourd'hui, alors c'est la vocation de votre vie. À aucun moment de l'histoire de notre espèce ou de toute autre, il n'y a eu de personnes qui ont été confrontées à une extinction massive et qui étaient en mesure de faire quoi que ce soit pour y remédier. Aucune créature n'a jamais été confrontée à un appel comme le nôtre, car aucune créature n'a jamais eu la capacité d'y répondre que nous possédons aujourd'hui.

Nous sommes très nombreux en ce moment. Si nous pouvons reconnaître la crise dans laquelle nous sommes, quelques milliards de brillantes imaginations pourraient tout simplement sauver le monde.

La géopolitique

Didier Mermin Publié le 23 mai 2020



La géopolitique ruine tout espoir de lutter contre le réchauffement climatique. Ce billet est la suite logique de : « [C'est normal qu'on ne fasse rien](#) », et une réponse aux espoirs d'un « monde d'après ».

Un général iranien, [Qassem Soleimani](#), a donc été assassiné en Irak par un drone américain, et depuis lors le monde continue de tourner comme si cela n'était jamais arrivé. Les Iraniens en ont ressenti une grande colère car il était la personnalité la plus estimée du pays, un personnage d'une stature comparable à De Gaulle, (et à côté duquel Macron fait figure de clown), mais « l'événement » est sans importance pour le reste du monde : il s'inscrit dans les innombrables péripéties du Moyen Orient où Israël n'en finit pas de vouloir éliminer les « menaces » qui pèsent sur sa « sécurité ». Même les sites anti-système ont réagi assez mollement à la nouvelle, mais de leur part cela se comprend bien : ils savent que les assassinats « ciblés » sont loin d'être une nouveauté, et que les populations concernées n'ont pas les moyens de réagir de façon proportionnée à ces affronts : cela autorise leurs auteurs à poursuivre cette pratique sans risque d'escalade.

Mais qu'un événement soit sans importance, (faute de conséquences visibles), n'empêche pas qu'il soit révélateur : l'assassinat de Soleimani et ses obscures motivations¹ montrent que **le monde est mené par la géopolitique**, et non par « la raison » qui exige en principe, par les temps qui courent, que l'on agisse en urgence « pour le climat ». La géopolitique sert aux nations les plus puissantes à maintenir ou étendre leurs pouvoirs sur les ressources naturelles afin de s'en approprier l'usage exclusif ou d'en profiter à bon compte, non pour en faire une gestion sobre, partageuse, économe et juste, « respectueuse de l'environnement ». Elle est à la fois le lieu de la réalité la plus réelle et crue, (celle qui a motivé la célèbre citation de Shakespeare), et celui de tous les faux-semblants destinés au grand public : ses motifs trahissent l'arbitraire et le cynisme des rapports de forces. Aucun principe ne s'impose à elle, la fin justifie les moyens.

De Davos, (dont les grosses entreprises sont étroitement liées à la géopolitique), viennent de monter les « alarmes » retentissantes des experts économiques qui réalisent enfin que le réchauffement climatique n'est pas une plaisanterie. *Géo* a rendu compte de cette grande et bonne nouvelle dans un article intitulé : « [Davos : les chefs d'entreprises sonnent l'alarme face aux risques climatiques](#) », et cite le président du forum :

« C'est l'année où les dirigeants mondiaux doivent travailler avec toutes les composantes de la société pour réparer et redonner de la vigueur à nos systèmes de coopération, pas seulement pour le court terme mais pour s'attaquer aux risques profondément enracinés. »

L'on pourrait croire que les capitalistes ont enfin trouvé la porte de sortie, mais la désillusion arrive dès la chute de l'article (qui est très court). Il nous révèle leur façon de « s'attaquer aux risques », et donc le sens qu'ils donnent à leur alarmisme :

« Les avancées scientifiques signifient que les risques climatiques peuvent être modélisés avec davantage de précision et être incorporés dans la gestion des risques et les projets des entreprises. »

Il ne s'agit pas pour eux de changer leur fusil d'épaule, d'envisager une quelconque tentative de régulation ou de diminution, (et encore moins de faire un *mea culpa*, évidemment), mais d'ajouter « les risques climatiques » à leurs **modèles de prévisions**, histoire de continuer comme d'habitude mais en prenant soin de ne pas poser les pieds n'importe où. Cela signifie qu'ils vont faire ce que recommandent les collapsologues de « *Comment tout peut s'effondrer* » : ils vont **se préparer** ! N'est-ce pas drôlatiquement cocasse ?

De leur côté, *Les Echos* sont restés dans le vague grandiloquent pour mieux rassurer. Leur article, « [Le Davos du virage climatique](#) », est affublé d'un chapeau tout bonnement grandiose :

« La révolution écologique était au cœur du 50e Forum économique mondial. Il va falloir changer les règles du jeu, les entreprises et l'économie tout entière. »

« *Virage climatique* », « *révolution écologique* », « *changer l'économie toute entière* » !!! Ils tapent si fort qu'on en reste estomaqué, mais l'on n'en saura pas plus. Après deux annonces qui se veulent convaincantes, (Blackrock prévoyant de se retirer du charbon et Microsoft de « *ravaler* » toutes ses émissions de CO2 depuis sa création), les deux auteurs écrivent :

« *Les participants du Forum sentent qu'il va falloir changer, à la fois vite et **en profondeur**. Et que les règles du jeu vont bouger comme jamais depuis près d'un siècle.* »

Il n'y a que deux choses à retenir de leur prose minimaliste² : les capitalistes ont conscience qu'il est urgent d'agir, et ils vont le faire avec une telle **détermination** qu'ils iront jusqu'à « *changer les règles du jeu* » ! Dieu soit loué, nous sommes sauvés ! Tout ira bien finalement, Greta Thunberg peut rentrer à la maison, on n'a plus besoin d'elle. C'est évidemment du flanc dans toute sa splendeur, il faut être journaliste aux *Echos* pour pondre ce genre de truc. Mais justement, qu'on puisse écrire des propos aussi lénifiants alors que le gratin du capitalisme s'inquiète à juste titre, montre très bien la direction qui sera prise : c'est exactement celle suivie jusqu'à aujourd'hui, car il n'y en a pas d'autre qui puisse rassurer un lectorat qui **cauchemarde** dès qu'il voit des mots comme : *socialisme, communisme, peuple, partage, bien commun*, et tout le lexique des seuls changements « *en profondeur* » que l'on connaisse.

La géopolitique va donc intégrer « *les risques climatiques* », mais sans rien changer à sa nature, ni à ses objectifs, intérêts et menaces (souvent démagogiques et fantasmées). Les stratèges de Davos semblent n'avoir pas fait de distinction entre des « *risques* » et un processus physique qui avance comme un bulldozer. C'est normal qu'ils ne veuillent rien voir : d'abord parce que personne n'est responsable du climat et ne le sera jamais, ensuite parce qu'il est impossible de partager les ressources naturelles comme les bisounours le voudraient : dans le « *dialogue* », la « *négociation* » et la « *solidarité* ». Ce monde-là n'existe pas, n'a jamais existé et n'existera jamais, tout simplement parce qu'une même ressource ne peut pas être consommée deux fois : rien de ce qui est « *mangé* » par les uns ne peut l'être aussi par les autres. Le partage est toujours possible, certes, mais il implique une **division** équitable, et ce principe incontournable ne peut pas plaire à tout le monde ni dans tous les cas. D'où les conflits, la géopolitique et les hiérarchies sociales. (Si les ressources étaient uniformément réparties, elles perdraient leur valeur économique et l'on ne pourrait pas en tirer des profits. En régime capitaliste, leur exploitation exige qu'elles soient **concentrées** dans les mains d'un nombre réduit de propriétaires. (Cf « *Notre-Dame de la valeur* ».)

Les capitalistes font mine de vouloir « *changer les règles du jeu* », (eux qui n'ont toujours rien fait pour régler les problèmes issus de *la crise de 2008*...), mais ils continueront de profiter de la loi du plus fort qui prévaut en géopolitique. Or, autant qu'on sache, celle-ci sert à faire main basse sur les ressources de toutes natures afin de les exploiter, non pour les mettre sous verre comme la Joconde. C'est pourquoi l'existence de la géopolitique suffit à « *garantir* » que les ressources naturelles seront raclées jusqu'à ce que plus personne n'y trouve d'intérêts financiers, et cela n'arrivera que quand il n'y aura plus ni entreprises ni individus pour consommer quoique ce soit, donc après que « *le système* » aura fait patatras. (On schématise. L'effondrement du système devrait alléger la pression sur les ressources, de sorte qu'un état plus durable pourrait émerger avant que tout ne disparaisse.)

Qui s'angoisse devant cette perspective peut se tourner vers « *des trucs plus constructifs* », par exemple la « *Bataille des Imaginaires* » : il s'agit d'une rencontre entre braves gens de bonne volonté qui ont accepté, le temps d'un débat, de se coiffer d'un chapeau rouge pour les « *alarmistes* » et d'un vert pour les « *porteurs d'espoir* ». Les initiatives de ce genre sont totalement ridicules, (surtout quand elles émanent de startups typiquement capitalistes), mais bon, il faut bien reconnaître que le rêve est désormais la dernière porte encore ouverte sur l'avenir : toutes les autres sont condamnées.



Illustration : [depositphotos](#) (On a bien sûr retenu cette image pour son cousinage avec le coronavirus.)

Plus de publications sur Facebook : [Onfonedanslemur](#)

NOTES :

1 A propos des « *obscures motivations* » de la géopolitique, [l'affaire des Mistral](#) de 2014-2015, cela vous dit (encore) quelque chose ? Personne ne nous fera gober que la seule opinion des « *partenaires* » européens, tous « *scandalisés* » après « *l'annexion* » de la Crimée, ait suffi à faire plier Hollande. Quelqu'un a forcément trouvé des arguments plus convaincants pour lui faire prendre « *la bonne décision* ».

2 L'article des *Echos* est très long mais parle de mille sujets. Celui qui motive le titre, « *Le Davos du virage climatique* », ne fait que 250 mots, j'ai pris la peine de les compter. C'est un volume ridicule pour annoncer une « *révolution écologique* ».

La fermeture de puits de pétrole, une option risquée et coûteuse

Philippe Gauthier 20 mai 2020



S'il y a une chose que les entreprises pétrolières cherchent à éviter à tout prix, c'est la fermeture temporaire de puits. Car le redémarrage est toujours coûteux et il est souvent impossible de retrouver le débit d'origine. Au point où certains experts se demandent si les fermetures actuelles, loin de préserver la ressource, n'accéléreront pas la déplétion pétrolière. Et au point aussi où les ingénieurs russes envisagent de brûler le pétrole excédentaire, plutôt que de ralentir la production.

La crise de la covid-19 s'est traduite par une diminution rapide et très marquée de la demande en pétrole, de l'ordre de 25 à 30 % en avril. Cette baisse devrait se résorber en grande partie d'ici la fin de l'année, mais les pétrolières, confrontées à une chute massive du prix du pétrole et à un manque de réservoirs de stockage, sont confrontées à un dilemme difficile : doivent-elles tolérer leurs pertes de revenus ou diminuer leur production ?

Pour le profane, la décision de réduire la production paraît évidente. Mais un puits de pétrole n'est pas un robinet dont on peut faire varier le débit selon les besoins. Ou bien il fonctionne à plein régime, ou bien il est fermé. Il y a bien des vannes, mais elles ne servent que lors de courts entretiens ou d'arrêts d'urgence. Et les pétrolières savent que la décision de fermer de manière prolongée comporte trois conséquences graves :

- les puits rouverts risquent de ne jamais retrouver leur volume de production d'avant
- les équipements de pompage devront être remis en état à grand frais
- d'autres équipements, comme les raffineries et les pipelines, ne pourront pas être maintenus en activité.

Conséquences sur les puits

Un gisement pétrolier est une structure complexe, où différents grades de pétrole ont sédimenté dans une roche poreuse. La mise en exploitation met toute cette matière en mouvement. Tout arrêt du pompage risque de boucher les pores de la roche avec des sédiments ou de la paraffine, ce qui signifie que la production peut être durablement réduite de moitié, voire de 100 % lorsque l'on reprend le pompage. Cette perte de productivité ne se produit pas à tout coup et il est parfois possible de réparer une partie des dégâts en injectant des produits chimiques dans le puits. Mais on comprend les pétrolières de chercher à éviter les risques ou les coûteux travaux de remédiation.

En plus des enjeux géologiques, le processus de fermeture lui-même est risqué. Pour fermer un puits, on utilise une plate-forme de forage spéciale, qui injecte une boue épaisse à la tête du puits pour bloquer le flux de pétrole et de gaz. Ceci provoque, à une échelle réduite, la fermeture des pores de la roche, modifie la pression à l'intérieur du puits et complique fatalement la reprise de la production. Le puits lui-même est également bouché en y déversant du ciment.

Pour reprendre la production, il faut apporter une nouvelle plate-forme, forer le bouchon de ciment et pomper les boues qui bloquent l'arrivée au puits et espérer que le pétrole se remette à couler. Lorsque cela échoue, il faut refaire le forage à neuf, injecter des produits chimiques ou même procéder à de la fracturation hydraulique. Ces opérations sont coûteuses et si toutes les pétrolières repartent leurs activités en même temps, les équipes de travail en viennent à manquer. Lors de la dernière sortie de crise, certains travaux de remise en état ont dû attendre jusqu'à un an ou deux.

Les sables bitumineux de l'Alberta présentent des enjeux comparables. On y sépare le bitume du sable en injectant de la vapeur sous le sol. La chaleur et la pression doivent être maintenues en tout temps, sans quoi le bitume peut figer dans le réservoir et dans les installations. Au mieux, la reprise de la production peut exiger des mois de travail, au pire, l'arrêt peut provoquer une baisse permanente du débit de l'installation.

Les plates-formes de forage en mer présentent leurs propres défis. Si l'on cesse de pomper, le gaz naturel sous pression va rapidement se transformer en hydrate de méthane dans les canalisations sous-marines et les boucher. Les pipelines sous-marins qui transportent les hydrocarbures vers la côte sont particulièrement menacés.

Relancer la production des installations offshore est si difficile qu'il s'agit de la toute dernière option pour les pétrolières – et la facture peut atteindre de 50 à 100 millions de dollars.

Une facture salée

La mise hors service d'un puits coûte cher. Dans le cas d'un puits à haut débit, retirer la pompe électronique submersible coûte environ 150 000 dollars. Pour un puits à débit moyen, la facture est d'environ 75 000 dollars. L'environnement souterrain est corrosif et il faut également prévoir un traitement chimique d'une valeur de 2 000 à 5 000 dollars pour protéger l'équipement qu'on ne peut pas retirer du puits.

Les coûts de redémarrage sont également importants. Nettoyer le puits de l'eau qui s'y est accumulée coûte de 10 000 à 20 000 dollars. Dans un puits à haut débit, réparer la pompe submersible coûte environ 150 000 dollars et la remplacer coûte le double, simplement pour l'équipement. La facture peut atteindre de 400 000 à 500 000 dollars en ajoutant le coût du travail. Même dans un puits à faible débit, remettre l'équipement en état coûte au bas mot 50 000 dollars.

La facture de produits chimiques pour restimuler un puits conventionnel qui a perdu de son débit s'établit entre 50 000 et 100 000 dollars. S'il faut reprendre la fracturation hydraulique d'un puits de pétrole de schiste, il faut plutôt compter de 3 à 5 millions de dollars.

Il faut garder à l'esprit que des milliers de puits sont en jeu. Au Dakota du Nord, 6 200 puits, la plupart à débit modeste en et fracturation hydraulique, sont déjà fermés. Avec les frais de redémarrage évoqués, la facture pourrait atteindre quelques milliards de dollars. En Louisiane, près de 17 000 puits pourraient fermer pendant la crise. Au Texas, les chiffres sont plus élevés encore.

La facture est déjà difficile à absorber pour les puits à début moyen. Mais elle ne se justifie pas du tout pour les anciens puits en fin de vie, qui produisent souvent moins de 10 barils par jour. Ces puits sont condamnés à poursuivre leur production ou à cesser leur exploitation à tout jamais. Comme ils sont très nombreux, représentant près 11 % de la production pétrolière américaine, la perte pourrait être notable pour l'industrie.



Autres conséquences

La plupart des raffineries ne peuvent pas fonctionner à moins de 60 ou 70 % de leur capacité. Une poignée peut fonctionner à 50 %, mais pas moins. Si la production pétrolière diminue, certaines raffineries devront donc fermer, temporairement ou définitivement. La production des raffineries américaines a déjà chuté de 30 %, ce

qui les approches du seuil de fermeture. Le risque est d'autant plus grand que la consommation américaine de produits pétroliers a chuté de 18 à 5 millions de barils par jour pendant la crise.

Ici encore, on parle d'équipements qui doivent fonctionner en continu et qui risquent de s'endommager à l'arrêt. Certaines raffineries anciennes et plus marginales pourraient donc être financièrement incapables de repartir après une pause. On estime que les États-Unis pourraient perdre de 1 à 2 millions de barils par jour de capacité de raffinage au terme de la crise.

Un autre équipement qui inquiète est le pipeline de l'Alaska. S'il ne maintient pas un débit d'au moins 400 000 barils par jour, le pétrole circule si lentement qu'il se refroidit sérieusement sous l'action du pergélisol environnant. Dans ces conditions, il se formerait des cristaux de glace et de la paraffine qui risqueraient de bloquer les tuyaux et d'endommager les pompes. La production de pétrole est en déclin en Alaska depuis des années et le pipeline est déjà utilisé à sa capacité minimale. Une baisse de production modérée risquerait donc de condamner le pipeline, rendant toute production impossible faute de transport. En somme, tout le pétrole de l'Alaska pourrait se tarir d'un coup.

Une décision difficile à prendre

Dans ce contexte, on comprend pourquoi les pétrolières sont si réticentes à réduire leur production, même lorsqu'elles sont endettées ou en faillite et que le coût du pétrole est si bas qu'elles doivent produire à perte. La relance coûte cher et les puits risquent une baisse de production permanente. Certains producteurs russes affirment même qu'ils préfèrent brûler le pétrole invendu à fermer des puits. Par ailleurs, certains contrats d'occupation du sol exigent que les pétrolières pompent le pétrole, sous peine de voir les droits d'exploitation transférés à leurs compétiteurs!

Certains analystes estiment que l'industrie pétrolière sortira de la crise en si mauvais état qu'il lui sera impossible de financer le redémarrage des puits fermés. Comme aucune solution de rechange au pétrole ne sera massivement en place à ce moment, on commence à évoquer la possibilité d'une nationalisation au moins partielle de l'industrie pétrolière américaine.

Et le pic pétrolier, dans tout cela?

Au début de la crise, certains observateurs ont cru que la crise de la covid-19 allait retarder le pic pétrolier (ou ses conséquences, s'il a déjà eu lieu en octobre 2018, comme il semblerait) en raison d'une plus faible consommation de pétrole. Elle pourrait au contraire l'accélérer quelque peu. Certains puits seront définitivement fermés et d'autres ne retrouveront jamais leur niveau de production d'antan. De plus, les pétrolières à bout de souffle financièrement auront du mal à lancer de nouveaux projets.

On peut donc s'attendre à ce que la surabondance actuelle de pétrole fasse peu à peu place à une pénurie croissante. Les pompes ne vont pas se tarir du jour au lendemain, mais les prix devraient repartir à la hausse et la ressource pourrait manquer pour alimenter la croissance économique. Certains s'en réjouiront, mais il faut garder à l'esprit qu'une crise énergétique larvée pourrait aussi réduire notre capacité à mener une transition énergétique efficace.

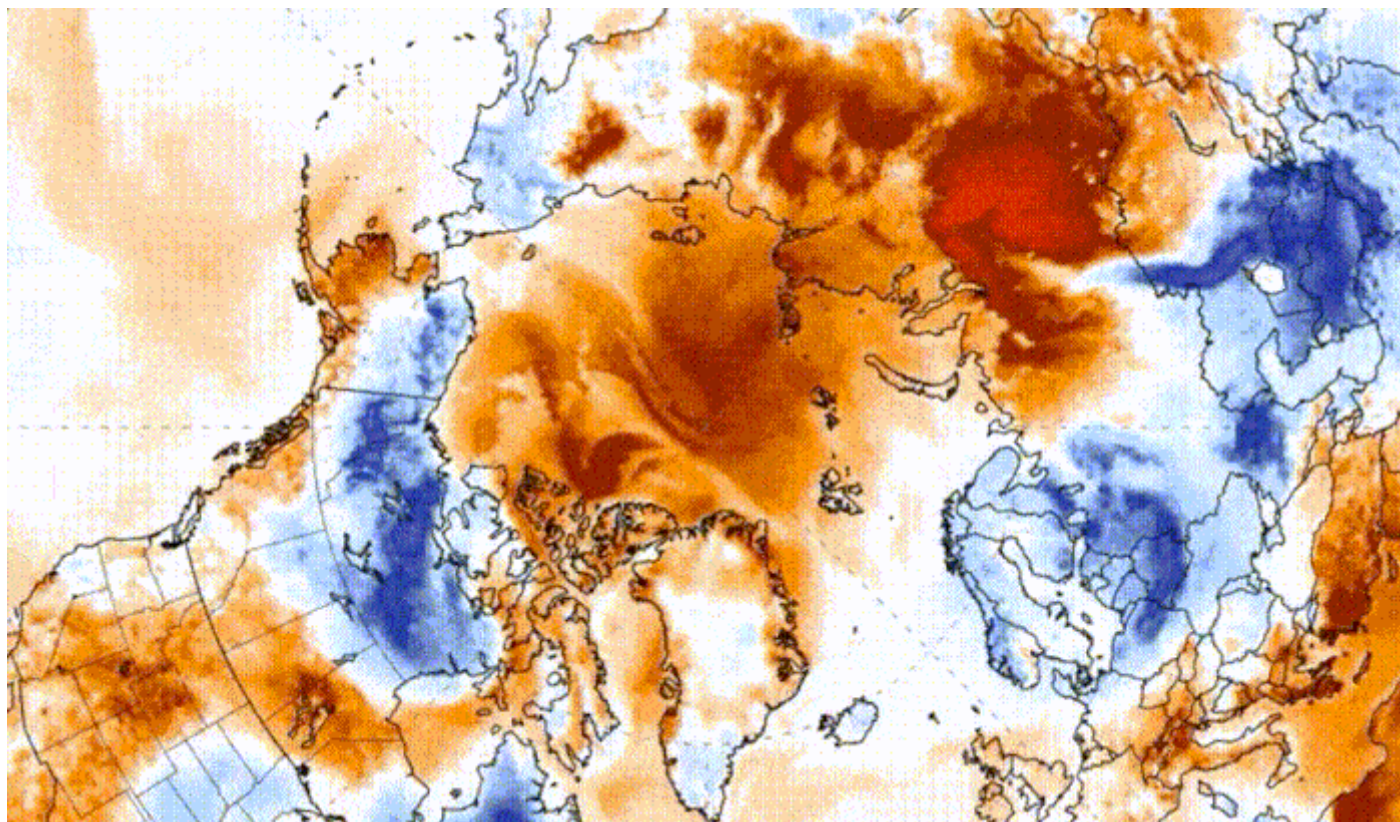
Source :

Energy Skeptic, [Will covid-19 delay peak oil?](#)

**L'Arctique se révèle sous nos yeux à cause d'une énorme vague de
chaleur**

Une vague de chaleur sans précédent touche en ce moment l'Arctique, principalement dans certaines parties de la Sibérie et du Groenland, révélait le [Washington Post](#) le 15 mai. Conséquence : la fonte des glaces et du permafrost s'accélère dangereusement.

De l'air anormalement chaud s'est élevé de Sibérie au-dessus de l'océan Arctique et de certaines parties du Groenland. Une chaleur qui inquiète les spécialistes car elle contribue à la propagation de vastes incendies et au démarrage précoce de la saison de la fonte des glaces. Il faut remonter à 1958 pour trouver pareilles températures dans la région.



Crédits : Climate Change Institute

L'Arctique a justement été le théâtre d'un de ces incendies récemment, car la Russie a connu son hiver le plus chaud jamais enregistré et [des feux immenses](#) font rage dans la province de Sibérie. Le calendrier se tournant vers le printemps, la chaleur s'est intensifiée et s'est étendue à tout l'Arctique. En raison de ces températures élevées dans l'Arctique, le mois d'avril dernier a été le plus chaud jamais enregistré sur la planète. Elles ont atteint une moyenne étonnante de 9,4°C au-dessus de la normale dans la zone, selon [les données de la NASA](#).

L'Arctique est la région qui se réchauffe le plus rapidement sur la planète, et ces vagues de chaleur sont devenues un phénomène saisonnier. Mais loin de nous y habituer, il ne faut pas oublier qu'elles ont des conséquences dramatiques. En fondant, le permafrost de l'Arctique relâche des milliards de tonnes de gaz à effet de serre dans l'atmosphère, accélérant le réchauffement climatique global.

L'éolien, le solaire et les batteries menacés par une pénurie de matières premières



Pour pouvoir multiplier les éoliennes, les panneaux solaires et les voitures électriques à batteries, il faut avoir accès à des quantités grandissantes de matières premières et de métaux aussi divers que le cuivre, le lithium, le manganèse, le nickel, le cobalt, les terres rares... L'Agence internationale de l'énergie met en garde contre de sérieux risques de pénuries et de tensions géopolitiques.

Cuivre, [lithium](#), manganèse, [nickel](#), cobalt, molybdène, chrome, zinc, [rhodium](#), silicium, platine, [terres rares](#)... Les énergies dites «propres», à savoir les éoliennes, les panneaux photovoltaïques et les batteries des véhicules électriques, sont totalement dépendantes de nombreuses matières premières et plus particulièrement de métaux rares. Sans un approvisionnement continu, important et fiable, il n'est pas question de voir se multiplier dans les prochaines années les productions d'électricité par des renouvelables et les véhicules électriques sur les routes. Toutes les stratégies de transition énergétique faisant appel au solaire, à l'éolien et au transport électrique par batteries sont aujourd'hui menacées. Quant aux alternatives moins consommatrices de matières premières et plus locales, comme l'hydrogène ou la géothermie, par exemple, elles ne figurent [même pas en France dans les plans à long terme des pouvoirs publics](#).

5 fois plus de matières premières pour une voiture électrique

Pour donner un ordre d'idées de cette dépendance aux matières premières, la construction d'une [voiture électrique à batteries](#) en nécessite 5 fois plus qu'un véhicule à moteur thermique. De la même façon, construire un ensemble d'éoliennes demande huit fois plus de matières premières qu'une centrale au gaz offrant la même puissance théorique de production d'électricité. Et encore, les [éoliennes sont par définition intermittentes](#).

La [fabrication des batteries lithium-ion](#) des véhicules électriques et des mêmes batteries utilisées pour stocker l'électricité dans certains réseaux est devenue aujourd'hui l'activité industrielle qui consomme le plus de lithium et de cobalt dans le monde, respectivement 35% et 25% de la production. De la même façon, la consommation dans le monde de cuivre et de nickel n'a cessé d'augmenter au cours des dernières années.

Déjà, avant la pandémie de coronavirus, les tensions ne cessaient de grandir sur les marchés de ses matières premières stratégiques. Elles se sont aggravées depuis. D'abord, du fait du confinement généralisé qui a désorganisé dans de nombreux pays la production et le transport des matières premières. Elle s'est traduite aussi par une chute brutale des investissements de capacité, pourtant indispensables pour faire face à une demande en constante augmentation. Il faut ajouter à cela des tensions politiques grandissantes entre la Chine, principal fabricant dans le monde de panneaux photovoltaïques, de batteries lithium-ion, d'éoliennes et principal producteur et raffineur de terres rares, et les pays occidentaux.

La sécurité d'approvisionnement, un problème majeur pour l'Agence internationale de l'énergie

Une [étude récente de l'Agence internationale de l'énergie \(AIE\)](#) souligne les risques que fait peser sur la transition le goulet d'étranglement que représente l'approvisionnement de matières premières stratégiques. Et pour illustrer l'importance de cette question, l'AIE en a fait aujourd'hui un problème aussi essentiel que la sécurité d'approvisionnement en pétrole, gaz et électricité.

Pour donner juste quelques exemples, le [lithium](#), le cobalt et le nickel sont indispensables et essentiels à la fabrication des batteries lithium-ion. Le cuivre est absolument nécessaire pour développer les réseaux électriques et y intégrer les productions solaires et éoliennes. Des terres rares comme le néodyme sont utilisées pour fabriquer des aimants puissants sans lesquels les moteurs électriques des éoliennes et des véhicules ne fonctionnent pas. Même l'optimisation de technologies liées aux énergies fossiles nécessite ses matières premières. Les centrales à charbon les moins polluantes utilisent du nickel pour augmenter la température de combustion et rejeter moins de CO2.

Comme [l'écrit l'AIE](#), «l'idée de géopolitique énergétique est typiquement associée au pétrole et au gaz. Par contraste, le solaire, l'éolien et les autres technologies propres sont souvent considérées comme immunisées contre de tels risques. Mais il y a des risques géopolitiques associés à la production de nombreuses matières premières essentielles à la transition énergétique.»

L'omniprésence chinoise

En fait, la production de nombre de ses matières premières et métaux est plus concentrée géographiquement que celle du pétrole et du gaz. Pour le lithium, le cobalt et les terres rares, les trois premiers pays producteurs contrôlent plus des trois quarts de leurs marchés respectifs. Dans certains cas, un seul pays assure la moitié de la production mondiale.

La concentration est tout aussi grande dans les opérations de raffinement. La Chine assure 50 à 70% du raffinement [du lithium](#) et du cobalt. Elle contrôle également [85 à 90% du processus industriel de traitement des terres rares et de leur raffinage et transformation en métaux et en aimants](#).

Les conditions même d'extraction de ses matières premières posent des problèmes humains et environnementaux. Ainsi, 20% de la production de cobalt de la République Démocratique du Congo (RDC) dépend de mineurs «artisansaux» qui extraient le métal dans des conditions proches de l'esclavage. Le raffinage des terres rares est un processus qui nécessite de nombreux produits chimiques très polluants et qui produit de grandes quantités de déchets tout aussi polluants.

La récession économique mondiale née de la pandémie de coronavirus ne devrait pas ralentir longtemps la demande de ses matières premières. Surtout si les plans de relance économique un peu partout dans le monde mettent l'accent sur la transition énergétique par les renouvelables et les véhicules électriques à batteries. Or, de nombreuses mines fonctionnent déjà à la limite de leurs capacités et des pénuries pourraient rapidement se produire prévient l'AIE. Non seulement cela aura un impact sur la capacité à fabriquer des éoliennes, des panneaux solaires et des batteries pour voitures électriques, mais cela créera [un problème très sérieux d'indépendance nationale](#), notamment pour l'Europe. Il n'y a pas que les masques...

[Le sport de haut niveau est-il un non sens écologique ?](#)



Dans la catégorie déni numéro 346, je souhaiterais le petit frère du chanteur s'il vous plaît : le sportif de haut niveau. Nous sommes des millions à admirer Federer, Messi et Ronaldo. Des millions à être en ébullition devant la ligue des champions, les Jeux Olympiques, les championnats du monde de notre sport favori... Et pourtant. J'ai une très mauvaise nouvelle : pour que Roger Federer puisse continuer à nous faire vibrer, il faudrait des dizaines de planètes pour supporter son empreinte carbone. Vous admirez la façon dont Lewis Hamilton attaque ses chicanes ? Bah Lewis, il va falloir qu'il rentre au stand. Tentons de mettre notre dissonance cognitive de côté et de prendre du recul, même sur celles et ceux qui nous font vibrer. Dans le monde d'après, le sport de haut-niveau doit-il disparaître ?

Tu nous fais chier, avec ton environnement !

Et oui, ça commence à faire beaucoup. Moins de viande, moins d'avion, moins d'Amazon, et maintenant, moins de sport de haut niveau ? La fameuse société du divertissement si chère à Noam Chomsky, où l'on divertit pour dominer, va en prendre un coup. Nous sommes gavés de divertissement, et le sport de haut niveau en est un très bel exemple. Vous pouvez aisément poser votre derrière dans le canapé samedi à 13h, et finir dimanche soir à minuit. En tant que fan de foot, vous pouvez même pousser la logique à tous les soirs de la semaine (j'ai un bon ami dont le cousin à un neveu qui aime le foot, qui confirme).

Laissons de côté, exceptionnellement, les problèmes sociétaux que soulèvent le sport de haut niveau. Savoir qu'un mec qui tape dans un ballon de foot soit milliardaire, vs un [agriculteur qui peine à toucher le smic](#), est un vrai problème. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est bien le bilan carbone de ces sports, et l'empreinte carbone de certains sportifs.

Bien sûr, lorsque je parle de sportif de haut niveau, je parle d'une personne qui en vit. Je ne parle pas de Yannick qui s'est retrouvé une passion pour le footing pendant le COVID-19. Ces deux mois de confinement ont d'ailleurs été farouchement révélateurs : ces sportifs de haut niveau n'ont pas pu pratiquer leur activité, et ils n'ont pas du tout manqué à la société. En tant que divertissement, oui, cela ne fait aucun doute. Mais en terme d'utilité sociétale, c'est [ZÉRO](#).

Se poser les bonnes questions

Une remise en question s'impose. Le sport de haut niveau, tel qu'il est actuellement, a-t-il encore sa place dans un monde en contraction énergétique ? Combien de temps va-t-on permettre à un Federer de prendre l'avion toutes les semaines pour jouer un tournoi dans un autre pays ? Combien de temps va-t-on encore accepter que des clubs de foot européens aillent faire leur promo une semaine en Asie, une semaine aux Etats-Unis, puis la semaine d'après au Qatar ?



A nouveau, des choix vont devoir être réalisés. Ces choix seront politiques, et encore une fois, des arbitrages devront être faits... Avec [tous les compromis et intérêts en jeu](#). Ainsi, dans un monde où nous respectons les Accords de Paris et où tout le monde aura une empreinte carbone maximale de 2t de CO2/eq, nous devons nous demander :

- Quel sport garder ?
- Que pourrions-nous faire évoluer afin que cela soit éco-compatible ?
- Ce que nous arrêtons.

Il n'y aura pas de choix faciles, surtout si cela entraîne des conséquences sociales terribles. C'est un point que nous avons déjà entrevu concernant [le ski et son industrie, majoritairement touristique, qui fait vivre des régions entières](#). Personne ne peut nier les bienfaits du sport pour la santé. En revanche, la professionnalisation du sport est forcément une question qui devra être soulevée par nos politiques dans le fameux 'monde d'après'. Aussi impressionnant que cela puisse être, je ne suis pas sûr que de pouvoir conduire une formule 1 dans les rues de Monaco soit indispensable.

Les sportifs de haut niveau doivent-ils être une exception ?

Toujours dans l'idée où nous devons faire des choix et arbitrer au mieux dans un monde en rétraction énergétique, certaines catégories de personnes bénéficieront de passe droit. Je pense notamment aux médecins : si un vol en hélicoptère permet de sauver une vie (sauvetage, ou cœur à transplanter par exemple), je vois mal la société ne pas l'accepter, le condamner. En revanche, le sportif de haut niveau peut-il bénéficier d'avantages dont les autres citoyens ne pourraient jouir ?

Je reprends à nouveau l'exemple de Federer : j'ai un plaisir immense à le voir jouer chaque fois qu'il est à Paris. Mais qu'en pense ma voisine, qui non seulement n'aime pas le tennis, mais n'en a rien à faire ? Bien sûr qu'elle trouve cela indécent et absolument anormal que Mr Federer fasse le tour de la planète pour faire ses tournois de tennis, alors que nous devons tous arrêter ou réduire l'avion.



Plus de place sur Ryanair, désolé

Au même titre que Nabilla, **le fait d'être une personnalité apparaît comme un devoir d'[exemplarité](#)**. Vous imaginez bien l'influence qu'a un Cristiano Ronaldo et ses 220 millions de fans sur Instagram ? Alors que son activité fait déjà de lui une horreur en termes d'émissions de GES, que penser des conséquences de son salaire, dépensé dans des voitures qui consomment 30 litres/100km ? Oui, il fait ce qu'il veut de son argent. Oui, "*il ne va pas s'arrêter de vivre quand même*" ! Mais ce qu'il n'a pas l'air de comprendre notre ami Ronaldo, c'est qu'en "vivant" à son rythme, il arrête la vie d'autres personnes, dans le présent et le futur.

Le slow sport comme solution ?

Pour répondre aux 3 questions sur le sport de haut niveau, il y a tout de même des pistes de réflexion qui ont déjà été entreprises depuis quelques années. Certains sportifs ont même tout simplement, à l'instar de [Morgan Bourc'his](#) ou [Sarah Guyot](#), membre de l'équipe de France de Kayak, remis en question le fait de continuer leur carrière sportive.



NOUVELOBS.COM

Sarah, kayakiste, 21 tonnes de CO2 par an : « Pour polluer moins, il faudrait que j'arrête ma carrière sportive »

Selon les Accords de Paris, c'est donc un peu plus de 10 planètes qu'il faudrait pour que Sarah Guyot puisse continuer sa carrière...

Une analyse sport par sport sera bien évidemment indispensable afin de répondre à ces questions. J'imagine que le Beach-Volley aura beaucoup plus de chance de perdurer que la formule 1 par exemple... Même si dans la formule 1, il y a également de [grands comiques concernant la neutralité carbone](#) !

C'est ainsi que Philippe Bihouix évoque dans son livre l'âge des low-tech un début 'd'ACV' concernant certains sports. La boxe ou le tir à l'arc n'ont pas trop de soucis à se faire. En revanche, autant vous dire que les joueurs de golf vont peut-être devoir se mettre à la course à pied...

Sport	Surface approx. terrain (m ²)	Nombre de joueurs	m ² /joueur ***
Ping-pong	70	2 à 4	
Basket-ball	400	10	17 à 35
Volley-ball *	480	12	40
Handball	900	14	40
Rugby à XV *	7 000	30	64
Tennis	600	2 à 4	233
Football *	6 500	22	150 à 300
Golf **	100 000	144	295
			694

* En grisé, les sports ne nécessitant pas des terrains dédiés et artificialisés ; on peut imaginer de les pratiquer en plein champ, après les moissons, sur des prés après la fauche...

** Grossière estimation, sur la base d'un parcours 18 trous de 10 hectares, avec 8 joueurs maximum à chaque trou. N'étant pas pratiquant, je suis preneur de toute correction sur le sujet. Quoi qu'il en soit, on restera probablement bien au-delà de la table de ping-pong, surtout en double !

*** Pour bien faire, on devrait aussi tenir compte de la durée des parties !

Peut-être que dans les 10 ans à venir, les déplacements pour les sportifs de haut niveau seront limités et qu'ils devront vivre au même endroit pour pouvoir continuer leur activité. Les skieurs professionnels européens arrêteront de partir en Amérique latine lorsqu'il n'y a plus de neige en Europe. Les joueurs du PSG n'iront plus faire de match de gala en Asie pour promouvoir la marque. Il y aura tout simplement moins de compétitions. Moins de voyages, si voyage il y a.

PS : cela mériterait très certainement un article à part, mais l'E-sport est bien évidemment concerné et subit les mêmes travers que d'autres sports : l'argent, la compétitivité, le toujours plus : pc plus puissant, connexion toujours plus rapide... Et les événements mondiaux qui évidemment exigent des joueurs qu'ils [traversent les océans pour aller jouer dans un stade](#)... aux jeux vidéos.

Parenthèse Qatar et coupe du monde de football 2022

Voilà un très bel exemple, qui dans le monde d'après, devrait être historique : **le boycott du mondial de football 2022.**

Le spectacle offert par les [Mondiaux d'athlétisme](#) en septembre dernier à Doha, est celui d'un naufrage. D'abord les conditions climatiques. Les compétitions avaient été décalées pour éviter les brûlures de l'été. Mais, avec une chaleur étouffante et surtout de forts taux d'humidité (jusqu'à 60 % et 70 %), les épreuves se sont enchaînées au détriment de la santé des athlètes, y compris de nuit, quand le thermomètre ne redescend pas en deçà de 45 °C. Le jour de l'ouverture, le marathon féminin avait donné lieu à 28 abandons.

Huit stades ont été construits dans des conditions socialement indignes en vue de la Coupe du monde de football organisée en 2022 dans ce pays du golfe Persique. Nul n'a semblé se soucier du sort des travailleurs dépourvus de toute protection sociale qui ont bâti ces infrastructures parfois au prix de leur vie. Le bilan humain est lourd : un mort par jour sur les chantiers. *“Selon Amnesty International, des centaines de tâcherons attendent toujours d'être payés depuis des mois et sont parfois expulsés s'ils demandent à l'être.”*

Inutile de préciser que cet événement, dans sa forme actuelle et pour tout ce qu'il représente (enjeux financiers, politiques, marketing...), n'est absolument pas compatible avec un monde qui tend vers la sobriété. J'ai également un indice de confiance de -352/100 pour qu'un pays joue le rôle de Cassandra et boycotte ce mondial, ne serait-ce que pour des raisons environnementales (voire humaines...). Puisse l'histoire me prouver que je ne suis qu'un horrible petit être médisant et pessimiste.

Le mot de la fin

Dans sa forme actuelle, le sport de haut niveau est pour une immense majorité un non sens écologique. D'abord parce que la plupart du temps, ces athlètes doivent traverser le globe pour répondre à des spectateurs toujours plus exigeants et assoiffés de divertissement. Mais aussi parce que l'utilité sociétale du sport de haut niveau devra être remise en question dans un monde où la sobriété s'impose. Aussi amoureux que vous soyez de Leo Messi ou de Roger Federer, gardez bien en tête que le caissier ou l'infirmière qui est au SMIC, dont l'utilité du métier n'est pas à démontrer, peut légèrement s'agacer lorsqu'il voit Roger faire un aller-retour Paris-Doha pour un match de tennis exhibition.

Est-ce que le sport doit redevenir ce qu'il est ? Un jeu, où le plaisir et la sociabilisation sont les premiers objectifs ? Devons-nous faire une croix sur Roger ? Une chose est sûre, c'est que les héros d'aujourd'hui seront peut-être les zéros de demain. Des millions de personnes 'like' la photo de Cristiano Ronaldo en slip dans sa nouvelle Bugatti. Mais les images peuvent s'effriter très vite, surtout au temps des réseaux sociaux. En début d'année, Roger Federer s'était déjà fait prendre à partie pour avoir comme sponsor Crédit Suisse, banque qui

aime un peu trop le pétrole. Résultat : il avait fait un don pour aider contre les feux en Australie. Cela pourrait aller très, très vite pour ces sportifs de haut niveau, qui feraient bien, comme nous tous, de remettre leur activité en question.

N'oubliez pas de passer le message à Kimberley et Jordan, qui vont faire leur *work-out* dans leur salle de sport climatisée avec 56 écrans. Avoir les plus gros pecs de la salle et les fesses les plus rondes sur Instagram, c'est tout de même bien plus important que de respecter l'environnement.

L'aviation au banc des accusés, coupable !

Michel Sourrouille 22 mai 2020 / Par [biosphere](#)

L'avion a commis des crimes sans nombre, émissions de gaz à effet de serre, complicité de permettre d'aller plus loin, plus vite, plus souvent, épuisement des ressources fossiles par gaspillage du kérosène, destruction des communautés locales en permettant le tourisme de masse. Aucunes circonstances atténuantes ! Coupable, condamné à la peine capitale, les avions cloués au sol, définitivement. C'est le verdict d'une écologie de rupture avec le système thermo-industriel. Ce n'est pas l'avis prédominant. Malheureusement nous continuerons à faire fausse route par la voie des airs. Le monde d'après sera similaire au monde d'avant... en pire. Un plan « *historique* » pour « *sauver notre compagnie nationale* ». Le ministre de l'économie et des finances, Bruno Le Maire n'a pas hésité sur les mots ni sur les moyens pour [soutenir Air France](#) qui va recevoir une enveloppe de 7 milliards d'euros. Alors que les Verts sont au gouvernement en Suède, la SAS (Scandinavian Airlines) recevra des aides de l'État sans aucune condition. Les écologistes font partie de la coalition en Autriche et n'ont toujours rien imposé sur le sujet aérien. Nulle part les écologistes au pouvoir n'ont encore su concilier exigences sociales et environnementales. Même pas quand ils sont dans l'opposition.

Dimanche 26 avril sur BFMTV, le député européen EELV, Yannick Jadot, s'est dit favorable au « sauvetage d'Air France ». Le gouvernement impose à Air France une condition environnementale pour être refinancé : réduire les vols intérieurs. Une condition, en réalité, pas très impressionnante mais qui a le mérite de montrer ce que doit être le transport de demain. Yannick Jadot, [au micro de France Inter](#), n'a pas su être précis quand on lui a demandé ce qu'il aurait fait, lui, pour sauver Air France. Il a même défendu François Bayrou qui proteste contre la réduction des liaisons aériennes Paris/Pau. Par pragmatisme de compromission, les écologistes se retrouveraient alignés sur le gouvernement. Allez comprendre ! La CGT réclame un « plan Marshall de 10 milliards d'euros pour l'aéronautique ». Le PDG de Dassault Aviation réclame une « prime à la casse » pour l'achat d'avions « moins polluants ». Air France va écarter ses vieux A340, A319 et A318, pour recevoir, à la place, des Airbus A320neo et des A350. Patronat, syndicats, même combat, la protection de l'emploi rejoint la dynamique des profits. Tous les notables soutiennent la ligne Paris-Bordeaux, le maire de Mérignac où se trouve l'aéroport, le maire de Bordeaux, le président de la métropole et le président de la Région Nouvelle-Aquitaine. Les collectivités rappellent que « l'aéroport s'est doté d'un plan d'orientation stratégique volontariste en termes de lutte contre les nuisances sonores et visant à la neutralité carbone, devenant ainsi un équipement éco-responsable ». Le Conseil Régional de la Nouvelle-Aquitaine « est engagé dans la mise en oeuvre d'une feuille de route stratégique aéronautique prévoyant le recours accru aux carburants alternatifs et le soutien à la filière hybride électrique ». Mais les spécialistes pointent que ni les biocarburants comme alternative au kérosène, ni les batteries électriques ne seront capables de faire face au défi climatique posé par l'envol du trafic. L'écoblanchiment sévit, les offres de « vols Paris-Bordeaux » pas cher se multiplient aujourd'hui !! Avez-vous oublié que l'aéronautique a été à l'origine même de la propagation de la pandémie ? » interroge la Sepanso qui milite « pour le rétablissement des trains de nuits, alternative à l'avion, qui satisfaisait tant de passagers, par exemple ceux de Tarbes, Pau, Irun... »

La position de l'écologie politique est incompréhensible sans message et messagers assez affirmés pour tracer un chemin pas forcément populaire au premier abord. C'est pourtant le moment d'être limpide et d'avoir un propos qui tranche. Le Haut Conseil pour le climat (HCC) recommande de conditionner l'octroi d'aides

publiques à « *l'adoption explicite de plans d'investissement, avec mesures de vérification, et de perspectives compatibles avec la trajectoire bas carbone* ». Par exemple, toute aide au secteur aérien doit être conditionnée à la mise en place d'un plan précis pour atteindre la neutralité carbone. « *Ce n'est pas le moment de soutenir l'aviation coûte que coûte, mais d'ouvrir le débat sur le fait de réduire les déplacements en avion, prévient la climatologue Corinne Le Quéré, présidente du HCC. Des aides (formation, reconversion) aux travailleurs des secteurs très émetteurs peuvent parfois être préférées à une aide sectorielle.* » Les ministres de l'économie, Bruno Le Maire, et de l'écologie Elisabeth Borne, ont confirmé que le plan d'aide de 7 milliards d'euros accordé à Air France serait conditionné à des critères écologiques, dont « la fermeture de lignes aériennes intérieures », SAUF pour les liaisons vers des hub, et A CONDITION qu'existe une « alternative en train durant moins de 2h30 ». Condition contre condition, autant dire qu'on ne va rien faire politiquement contre l'aviation. Seule source de satisfaction, venant des spéculateurs. Warren Buffett, patron du groupe Berkshire Hathaway, a annoncé le 2 mai 2020, lors de son assemblée générale des actionnaires, qu'il avait vendu toutes ses actions dans les compagnies aériennes américaines, pour un total de 6 milliards de dollars. « *L'aérien, je pense que cela a changé fondamentalement* », a-t-il expliqué : « *Même si le trafic revenait à 70 % de sa capacité dans les prochaines années, il y aurait quand même une énorme surcapacité d'avions.* »

Plutôt mourir que donner du fric à Renault

Michel Sourrouille 23 mai 2020 / Par biosphere

Un prêt public bancaire de 5 milliards d'euros prévu pour Renault. **Encore de l'argent gaspillé !** Pour obtenir l'aide de l'Etat, le constructeur automobile doit s'engager « *dans trois directions : le véhicule électrique, le respect de leurs sous-traitants et la localisation en France de leurs activités technologiquement les plus avancées* », dit le ministre français de l'économie. **Rien sur l'écologie !** Bruno Le Maire ajoute sans rire : « *Toutes les aides que nous apportons aux entreprises doivent être orientées dans deux directions : la décarbonation de l'économie française et l'amélioration de sa compétitivité.* » **Déroutant oxymore !** Étonnant que les politiques ne parlent pas du nécessaire dévoiturage, l'abandon de la voiture individuelle qui épuise les ressources fossiles et nous procure un réchauffement climatique de moins en moins délicieux. Sauvegarder l'emploi n'est rien quand cela se fait au prix de la détérioration des conditions de vie sur cette petite Terre. La voiture électrique ne résout rien, l'électricité est une énergie qu'il faut fabriquer dans des conditions non durables pour permettre la voiture électrique pour tous. Nous dilapidons l'argent public pour la voiture, l'avion, des secteurs sans avenir. Notre système thermo-industriel a bien obligé les paysans à quitter la terre, pourquoi on ne convertirait pas les travailleurs de l'automobile en paysans ? Une agriculture non industrialisée a besoin de bras, de beaucoup de bras...

Post-covid, remplaçons le PIB par le BNB

24 mai 2020 / Par biosphere

En 2008 et 2009, années du précédent plongeon de la croissance, Nicolas Sarkozy avait chargé une commission, dite « Stiglitz-Sen », de redéfinir des indicateurs de progrès « au-delà du PIB » (produit intérieur brut). Votée à l'unanimité en 2015, une loi « *visant à la prise en compte des nouveaux indicateurs de richesse dans la définition des politiques publiques* » n'est plus appliquée, et ne l'a d'ailleurs jamais vraiment été. La croissance du PIB reste l'objectif premier des décideurs, elle doit se poursuivre coûte que coûte pour subvenir non seulement aux besoins sociaux individuels et collectifs mais aussi résoudre les problèmes écologiques. Or on sait depuis la fin des années 1960 que le « gâteau du PIB à partager » devient, en grossissant, de plus en plus toxique pour la vie, le climat, la biodiversité, la qualité de l'air, de l'eau, des mers et des sols. Qu'il ne contribue plus au bien-être à partir d'un niveau de richesse économique par habitant correspondant à celui qui était le nôtre il y a un demi-siècle. Qu'il s'est accompagné de l'explosion des inégalités mondiales. Qu'il met le travail sous pression en lui faisant perdre son sens et en provoquant des maladies professionnelles physiques et psychiques.

Pourtant il n'y a aucun besoin de croissance pour améliorer le pouvoir de vivre, pour réduire les inégalités, pour créer des emplois. Le contexte de la crise sanitaire actuelle fait resurgir des questionnements sur « ce qui compte vraiment ». L'alternative à la société thermo-industrielle est simple, c'est une juste répartition des richesses associée à de nouvelles priorités mettant l'utile et les biens communs au-dessus du futile et de l'accumulation privée. Cela implique de se donner d'autres indicateurs comme guides. (résumé d'une tribune de FAIR, Forum pour d'autres indicateurs de richesse)*

Le PIB est un fourre-tout trompeur. Un homme qui épouse sa femme de ménage fait chuter le PIB et diminuer les rentrées fiscales, un accident de la route augmente le PIB, cela fait travailler les garagistes et les pompes funèbres, les dépenses publicitaires boostent le PIB, mais cela nous agace fortement. Si tout se passe bien, nous abandonnerons progressivement l'indicateur PIB (produit intérieur brut), spécialisé dans l'accumulation économique, pour se fier à de nouveaux indicateurs de richesse durable. L'idée de « développement durable » n'opèrerait guère de saut conceptuel car il assimilait croissance et développement. On peut aussi aller beaucoup plus loin que l'[IDH](#) (indicateur de développement humain). L'[indice final de performance environnementale](#) en 2010 n'a pas eu beaucoup de succès. L'IBED ([indicateur de bien-être véritable](#)) peut être défini comme la somme [consommation marchande des ménages + services du travail domestique + dépenses publiques non défensives + formation de capital productif (investissement)] moins [dépenses privées défensives + coûts des dégradations de l'environnement + dépréciation du capital naturel]. L'[empreinte écologique](#) garde aujourd'hui toute sa pertinence. Pour l'instant les « indicateurs d'écologie appliquée » sont multiples et non utilisés par les gouvernants. Le BNB ([Bonheur national brut](#)) n'a toujours pas remplacé le PNB (produit national brut). Le tsunami financier de 2008-2009 n'était qu'un épiphénomène, les crises découlent surtout de notre désaccord économique avec les règles de reproduction inhérentes au vivant. L'épisode Covid-19 nous empêche actuellement de concevoir une société post-croissance tellement nous sommes hypnotisés par la sacralisation médicalisée de la vie humaine. Mais au fur et à mesure de l'approfondissement des crises écologiques, la prise en compte de l'économie biophysique deviendra essentielle.

Histoire de planètes parlant du virus humain

21 mai 2020 / Par [biosphere](#)

Histoire de planètes, j'en connaissais déjà une bien bonne :

La Terre rencontre une planète qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps : « Tu as bien pâle mine, lui dit celle-ci. – Je suis malade, dit la Terre, j'ai attrapé l'humanité. – Oh ! Ne t'inquiète pas, la rassure l'autre, je l'ai eue moi aussi, ça passe tout seul. (*Eloge de la simplicité volontaire* d'Hervé-René Martin p. 236).

Je viens d'en trouver une **variante** de la part d'un internaute sur [lemonde.fr](#) :

Saturne, Venus, et la Terre échangent autour d'un verre sur leurs maux. Venus : « Il fait tellement chaud chez moi que j'ai un mal de tête épouvantable. » Saturne : « Moi avec tous ces anneaux qui tournent sans cesse autour de moi, j'ai un tourbillon insupportable.

Et puis la Terre qui a le temps devant elle : « Moi, j'ai un petit virus humain qui m'exaspère, mais je suis tranquille, je vais bientôt m'en débarrasser... »

moralité : Dans les situations les plus désastreuses, les humains trouvent toujours le moyen d'en rigoler, et ça que c'est une bonne idée...

Le virus humain, plus mortel que le CoV-2

21 mai 2020 / Par [biosphere](#)

Philippe Descola : « Les grandes pandémies sont des zoonoses, des maladies qui se propagent d'espèce en espèce et dont la diffusion est donc en grande partie dépendante des bouleversements écologiques ; la dégradation et le rétrécissement sans précédent des milieux peu anthropisés du fait de leur exploitation par l'élevage extensif, l'agriculture industrielle, la colonisation interne et l'extraction de minerais et d'énergies fossiles. Cette situation a eu pour effet que des espèces sauvages réservoirs de pathogènes se sont trouvées en contact beaucoup plus intense avec des humains vivant dans des habitats beaucoup plus denses... Le capitalisme se propager comme une épidémie, sauf qu'il ne tue pas directement ceux qui le pratiquent, mais les conditions de vie à long terme de tous les habitants de la Terre. Nous sommes devenus des virus pour la planète. Un virus est un parasite qui se réplique aux dépens de son hôte, parfois jusqu'à le tuer. C'est ce que le capitalisme fait avec la Terre depuis les débuts de la révolution industrielle, pendant longtemps sans le savoir. Maintenant, nous le savons, mais nous semblons avoir peur du remède, que nous connaissons aussi, à savoir un bouleversement de nos modes de vie. L'idée que les humains vivent dans un monde séparé de celui des non-humains nous a fait oublier que la chaîne de la vie est formée de maillons interdépendants. Le « nous » n'a guère de sens si l'on songe que le microbiote de chacun d'entre « nous » est composé de milliers de milliards d'« eux », ou que le CO2 que j'émetts aujourd'hui affectera encore le climat dans mille ans. Les virus, les micro-organismes, les espèces animales et végétales que nous avons modifiées au fil des millénaires sont nos commensaux dans le banquet parfois tragique de la vie. Il est absurde de penser que l'on pourrait en prendre congé pour vivre dans une bulle... Dans plusieurs pays des petits collectifs ont fait sécession par rapport au mouvement continu d'appropriation de la nature et des biens communs qui caractérise la croissance économique depuis la fin du XVIe siècle. Ils mettent l'accent sur l'identification à un milieu et l'équilibre des rythmes de la vie plutôt que sur la compétition, l'appropriation privée et l'exploitation maximale de la Terre... On peut appeler ça un tournant anthropologique, devenue moins anthropocentrique. L'un des moyens pour ce faire fut d'introduire les non-humains comme des acteurs de plein droit... Que serait-il important de changer rapidement ? En vrac : développement des conventions citoyennes tirées au sort ; impôt écologique universel proportionnel à l'empreinte carbone ; taxation des coûts écologiques de production et de transport des biens et services ; développement de l'attribution de la personnalité juridique à des milieux de vie, etc. »*

Post-covid, rien ne changera-t-il vraiment ?

20 mai 2020 / Par [biosphere](#)

Un « expert en innovation » qui ne sait que prêcher la continuité, Vincent Charlet : « La pandémie a-t-elle encouragé au détachement matériel ? Bien au contraire, dans moins de deux ans les Français achèteront encore plus sur Amazon et seront encore plus nombreux à s'envoler au soleil pour leurs vacances. La seconde perspective est celle qui voudrait que les entreprises décident de rapatrier une part substantielle de leur production à proximité de leur pays d'origine. Mais déplacer ne veut pas dire relocaliser, surtout si les acheteurs restent peu enclins à payer le surcoût d'une fabrication locale... C'est le changement climatique qui obligera les principales puissances à se rasseoir à la table des négociations. »*

Les commentaires [sur le monde-fr](#) nous éclairent :

Xavier : Ce monsieur Charlet nous explique que rien ne changera parce que nous ne le voulons pas vraiment. Mais si cette crise dure, il est question d'endettement public stratosphérique en Europe, de chômage aux US, d'inflation peut être... pas sûr qu'il soit seulement possible de reprendre la même route après ça.

Michel Sourrouille : Vincent Charlet est un fin dialecticien, il dit que rien ne changera à cause du coronavirus, mais que tout changera à cause du changement climatique. Il ne croit pas que nos consommations ostentatoires vont cesser après le confinement, mais il croit qu'on va enfin s'asseoir autour d'une table pour réguler les émissions de gaz carbonique. Il a à la fois tort et raison, tout dépend de l'échelle de temps qu'on considère. Il y a eu une vie sans voiture individuelle il y a un siècle, il n'y aura plus de voiture individuelles dans un siècle. Sauf que le changement ne sera pas du principalement à la Covid-19, on s'accommode très bien des morts

humaines pendant une guerre ou une pandémie ; mais on n'évitera pas la déplétion pétrolière et les autres contraintes biophysiques dues à l'épuisement des ressources naturelles. Vincent Charlet d'ailleurs n'est pas dupe : « La catastrophe annoncée se sera matérialisée sous nos yeux sans que nous n'ayons sans doute rien fait. »

Claude Danglot : La pandémie du Covid-19 est l'illustration caricaturale de l'effet dramatique de la mondialisation et du libéralisme sur les équilibres écologiques de la planète et sur son réchauffement climatique. S'imaginer que les choses vont pouvoir continuer « comme avant » alors que l'économie s'effondre est d'une naïveté affligeante. L'économiste américain Kenneth Ewart Boulding avait coutume de souligner : « Celui qui pense qu'une croissance exponentielle peut continuer indéfiniment dans un monde fini est soit un fou, soit un économiste Dans un système ouvert, il est possible de concevoir n'importe quelle activité humaine. Dans un système fermé, l'homme ne peut plus agir comme bon lui semble s'il ne veut pas disparaître, dans le cas extrême, de la surface de la Terre. »

GERONIMO : Loin de la « pensée magique » habituelle des collapsologues, Charlet décrit bien le monde tel qu'il est. Le consommateur qui ira toujours acheter au meilleur prix et le marché qui ira toujours produire au moins coûteux, l'emporteront toujours sur le citoyen (qui n'est qu'un consommateur comme un autre). Et pour les sceptiques, deux choses : 1/ Renoncerez-vous à vos ordinateurs bourrés de métaux rares et produits en Asie pour \$5/jour ? 2/ La terrible Peste Noire du XIV^{ème} siècle qui a tué 50 % de la population européenne n'a changé ni les institutions, ni les habitudes alimentaires, ni les échanges et n'a pas mis fin ni même ralenti l'évolution de nos sociétés vers une sortie lente du Moyen-Âge, deux longs siècles plus tard. Elle a juste renforcée la peur en la « Colère de Dieu »... Ca ne vous rappelle rien?

G RICH : Le monde va changer graduellement même si les lobbys se mettent en travers. On ne parle pas forcément d'autosuffisance mais de sécurité d'approvisionnement. Il sera bientôt impossible à des grands groupes pharmaceutiques d'avoir un seul fournisseur au mépris des règles les plus élémentaires d'assurance qualité. Il y aura des relocalisations pour raisons stratégiques. Le vrai coût du transport sera progressivement affecté au prix des produits. Enfin, les moyens digitaux vont amputer une partie de la demande en voyage (voiture et avion).

Rosemonde : Une partie de la population a déjà changé ses habitudes de consommation, qui boycotte Amazon et l'agriculture intensive au profit des AMAP, prend son vélo plutôt que sa voiture, prend des locations en France plutôt que du all inclusive à Punta Cana, etc. Beaucoup déjà consomment moins mais mieux, c'est à dire ne s'achètent plus l'énième blue-jeans fait au Bangladesh mais payent leurs tomates plus chères. Bref, des hommes et des femmes qui ont une conscience et s'en servent. Il me semble que cette minorité va croissante, et qu'elle est, en plus, portée par plusieurs catégories sociales dont celle des leaders d'opinion...

Bergeist : Sans dévoiler mon identité, je peux dire que j'enseigne dans des très grandes écoles d'ingénieurs. Un constat : les 18-25 ans qui ont tous (pour les français) le bac avec mention TB ont la ferme volonté de changer ce monde, non pas du fait du coronavirus mais parce qu'ils le considèrent comme pervers (il se trouve que c'est le même mot en allemand et en français). Ainsi, 1/3 d'entre eux s'étaient déjà engagés à ne plus JAMAIS prendre d'avion hors obligation professionnelle à la rentrée d'octobre 2018. Un an et demi plus tard, ils avaient tenu bon...

NKN : Je confirme observer aussi dans les derniers recrutements des jeunes diplômés bac+5 qui devraient être le fer de lance de nos industries productivistes sont en fait déjà largement engagés dans une évolution des modes de vie : plus d'avion, pas ou presque de viande, vêtements d'occasion, etc. Ils n'ont pas attendu l'évolution de l'offre des multinationales pour changer. Bien sur il faut que jeunesse se passe mais parmi eux sont peut-être des dirigeants de demain.

Pm42 : Oui, ils sont jeunes. Rien de nouveau. Voyez le bon côté des choses : à une autre époque et dans un autre pays, ils auraient fait gardes rouges pour améliorer le monde et vous auraient flagellé en public afin de se débarrasser du passé.

Christophe M : A l'issue de cette crise, et par effet cumulatif de prises de conscience précédentes, non, Monsieur Charlet, la majorité des Français ne se précipitera pas dès septembre pour acheter un nouveau SUV, oui, une petite partie de la population aura définitivement changer sa manière de s'alimenter, non, le dogme économique financier ne sera plus l'unique étalon de la vie réelle pour certains, oui l'utilité sociale de la vie économique deviendra un critère de plus en plus prégnant. Ce n'est pas un grand soir qui s'annonce mais plutôt une longue journée.

Marius Albufera : L' idée de relocalisation se heurte à un constat: nous n' avons pas suffisamment de ressources naturelles et l' opacité de la finance a été le moyen que nous avons trouvé de les payer à ceux qui les possèdent au lieu de continuer à leur extorquer comme nous avons fait depuis la colonisation (le pétrole...). De la même façon, nous travaillons une heure pour nous procurer un bien que d' autres mettent 10 heures à produire: là aussi, le tour de passe-passe financier nous permet de faire travailler les autres pour nous. Sans mondialisation et sans masque financier, c' est la vraie taille de notre richesse qui va se révéler...

* https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/04/17/apres-le-coronavirus-un-autre-monde-est-peut-etre-possible-mais-il-n-advientra-pas_6036908_3232.htm

CACHER L'EFFONDREMENT

22 Mai 2020 , Rédigé par Patrick REYMOND

Pour tous ceux qui ont un cerveau en état de fonctionnement, il y a eu deux grosses opérations de psy-op, le pétrole de schiste, et le réchauffement climatique, avec son icône, la gourde à couettes.

Effectivement, comme le dit Orlov et d'autres, rien de mieux qu'une belle épidémie pour mettre toutes les conneries ensemble à la benne : équilibre budgétaire, zéro stock, libéralisme économique, et même, fin du fin, immigration.

Bon, il y a aussi des victimes collatérales, mais les partisans de la gourde à couettes vont être contents (j'ai juste, là ?) : transports aériens, avionneurs, [constructeurs](#) automobiles et en fin de compte, [automobile](#) elle même.

Le seul vrai scandale dans l'histoire, c'est que la sonnette d'alarme, le rapport Meadow, a été mis à la benne, lui aussi, pendant 50 ans.

"Le coronavirus mérite une standing ovation pour ce travail bien fait. Au lieu de l'enchevêtrement apparemment inévitable de l'effondrement financier, commercial et politique, il a permis aux gouvernements du monde entier de mettre en place un arrêt contrôlé d'une grande partie de l'économie et d'empêcher le château de cartes financier de s'écrouler d'un seul coup tout en maintenant un minimum de contrôle, ou du moins l'apparence de contrôle. Mais ce faisant, ils ont fait un marché faustien : les politiciens permettent à la bête sauvage qu'est le coronavirus, dirigée par ses intrépides épidémiologistes, de les traîner dans un jardin au bout duquel se trouve quelque chose qu'ils ne peuvent pas encore voir, mais pour certains d'entre eux cela pourrait bien être la guillotine. "

Comme les lecteurs le savent, j'ai toujours pensé, à l'origine, que le lâchage de la bête, était une démolition contrôlée.

"La réaction au "n°2"aux USA (ou plutôt à l'effondrement que le "n°2" a servi à masquer) a produit un taux de chômage d'environ 25 % (et cela s'ajoute à un taux de sous-emploi – les travailleurs dits "découragés" – de 25 % supplémentaires) et des taux de mortalité très élevés dû à "n°2", car le ridicule système de services médicaux à but lucratif en place s'est effondré. Des résultats tout aussi épouvantables ont été obtenus dans d'autres pays occidentaux qui, jusqu'à présent, ont été vantés comme disposant de merveilleux systèmes médicaux."

La vérité sur le chômage occidental/gaspillage des derniers bénéficiaires de l'état pétrolier, est devenue criante.

Zero hedge a publié un article sur la Californie. 100 000 fonctionnaires (généralement HAUT fonctionnaires) bénéficient d'un traitement ou d'une retraite moyenne de 450 000 \$. Pendant ce temps, sans abris, drogués, chômeurs, migrants s'entassent dans une ville merdeuse, au sens premier du terme.

Il était en effet, très douloureux, pour les derniers bénéficiaires de ce système, d'envisager la perspective de la fin d'une vallée de miel, de douceurs et de vacances aux Maldives. En effet, les prochains qui risquent de partir pour les Maldives, ça pourrait être des condamnées de droit commun. Comme c'était le cas au XVIII^e siècle.

QUESTIONS DE RESSOURCES...

18 Mai 2020 , Rédigé par Patrick REYMOND

Il y en a qui, bien qu'assidus sur le blog, ne comprennent rien.

Bon, je vais essayer de réexpliquer.

Réduire la population de 7.5 milliards à 1 la population terrestre ne servirait à rien, vis-à-vis des ressources.

Parce que pour bien exploiter un système, il faut, à la fois, une production d'intrants, et des gens qui utilisent les structures, et pas n'importe comment, d'une manière qui valorise ces structures.

Par exemple, le métro, le chemin de fer parisien, sont des gaspillages de ressources sans nom. Pourquoi ? Parce qu'inutiles 80 % du temps, et surchargées le reste.

Aux USA, Warren a fait du beurre avec le chemin de fer, parce qu'il transportait du fret pondéreux 100 % du temps, c'est à dire du charbon et du minerai de fer. Amtrak, la partie qui transportait les passagers depuis Nixon-le-quétard (et oui, j'ai regardé "the Wire"), est systématiquement déficitaire. Et l'on peut penser que même si tout le trafic aérien était transféré sur le rail, le problème resterait identique. Les rythmes humains ne s'accordent pas au trafic 100 % du temps. Pour le charbon, c'est totalement différent, il peut voyager de jour, comme de nuit, et il en faut aussi, une sacrée quantité pour justifier l'investissement. Et l'entretenir.

L'exemple du gaz naturel aux USA est emblématique, lui aussi : de prix négatif ou torché, parce qu'il n'y a pas l'infrastructure et qu'elle n'y sera jamais, parce qu'il faut aussi, une prévisibilité, qu'il n'a pas dans bien des endroits.

Besoins et ressources, sont étroitement ajustées. Et le problème des ressources serait peut être encore plus important avec seulement un milliard d'habitants sur terre. Une inadéquation minime entre ressources et besoins, soit par manque de ressource, soit, comme dans le cas observé pour le coronavirus, que le besoin baisse même provisoirement, même un petit peu, sans parler de l'impensable, soit un -20 %, c'est tout bonnement ingérable pour le système.

Et toute la connerie de ceux qui pensent maîtriser le système ou pouvoir le maîtriser, est sans limite. Même le bunker des ultras riches, aura tôt fait d'exploser dans les querelles intestines. Toutes communautés humaines réduites à un entre soi, bascule très vite dans la vendetta.

[Gail Tverberg](#) pense aussi à une démolition contrôlée et au ralenti. Et que nous avons atteint le point de basculement.

Le problème du rapport Meadows, était peut être un trop grand optimisme et une baisse lissée sur 80 ans. Je pense plutôt à une falaise de Sénèque comme le prévoit Ugo Bardi.

42 % PERMANENTES...

24 Mai 2020 , Rédigé par Patrick REYMOND

Aux Zusa, on estime que 42 % des pertes d'emplois qui ont eu lieu pendant la pandémie seront [permanentes](#). 18 millions selon les estimations parues dans [zerohedge](#). Déjà que pas beaucoup de gens ne travaillaient vraiment, en dehors des fonctionnaires et des dealeurs. Dans "The wire", bodie se plaint du manque d'ardeur au travail de ses vendeurs...

Question du gigantesque foutoir occasionné par le coronavirus, on assiste à des choses étonnantes. La condamnation de l'hydroxychloroquine a peu à voir avec son efficacité ou pas réelle, mais beaucoup avec les [gros sous](#). De fait, on condamne un produit si simple et si peu cher, avec des études bidons.

L'ONU, comme le [Minnesota](#) demande l'assistance du... [Venezuela](#), pour avoir contrôlé l'épidémie. Le complexe médical-industriel de l'occident, axé sur des opérations chères et des traitements chroniques, a fait faillite. Ceux qui s'en sont sortis, sont les étatistes.

[Les populations occidentales](#), sont, de fait, fragiles de part leur mode de vies (les obèses monstrueux de l'Amérique, souvent noirs), et des maladies chroniques qu'ils trimballent. De fait, beaucoup de ses maladies sont curables par un changement de mode de vie, mais c'est plus facile de prendre un traitement.

"[Nous croulons](#) sous une avalanche de sornettes. Les politiciens ne s'encombrent pas de faits. La science se conduit à coups de communiqués de presse. L'éducation universitaire récompense les sornettes et sanctionne la pensée critique. La culture des start-up élève les sornettes au rang des beaux-arts. Des publicitaires nous adressent des clins d'yeux complices, nous invitent à les rejoindre dans le décryptage de sornettes – et profitent de notre garde baissée pour nous soumettre à un tir de barrage secondaire de sornettes. La majorité des activités administratives, que ce soit dans le secteur privé ou public, semble ne pas être grand-chose de plus qu'un exercice sophistiqué de réassemblage combinatoire de sornettes. » "

Pour ce qui est du monde "d'avant", les politiques, ont, semble t'il, cédé aux [compagnies aériennes](#). Peu importe, elles sont mortes, comme les puits de pétrole non exploités, les infrastructures qui ne fonctionnent plus et qui seront impossible à remettre en fonction...

"non, le néolibéralisme et l'euro péisme ne marchent pas et non, même avec la meilleure volonté du monde, ils ne marcheront jamais".

[Certains crétiens-abrutis](#), nous parlent d'une inflation des "années 30". De fait, il faudrait qu'ils se replongent dans les livres d'histoires. les années 1930 sont des années de déflation.

AVANT/APRES

23 Mai 2020 , Rédigé par Patrick REYMOND

[Le transport aérien](#) aura un avant et un après la pandémie.

Avant, c'était la démocratisation, après ce sera cher, avec l'avantage de se séparer de ces salauds de pauvres. Un niveau égal à 20 % du trafic antérieur, peut être un peu plus avec les transports de marchandises, qui eux, auront plus de mal à disparaître.

Bien entendu, toute l'économie aura été soviétisée, c'est à dire, dépendra directement de subsides d'état.

Variante désormais célèbre du Titanic, avec moins de morts : "On raconte que lorsque le Titanic a coulé, les passagers de troisième classe sont restés enfermés dans les ponts inférieurs et se sont noyés. Ces passagers, de toute évidence, étaient considérés comme des rats nuisibles. Aujourd'hui, je pense que les élites ont déjà compris qu'il n'y a vraiment aucune raison pour que les avions aient une « classe économique »."

Dans la traduction de l'article de Ugo Bardi, on a des vrais morceaux de terreplatistes. Le pétrole est éternel. Ben voyons.

J'avais déjà cité cet article, dans la version originale. Donc, passage de 7 millions de barils/jour consommé par le trans-porc aérien, à... beaucoup moins. Disons, dans un premier temps, à moitié moins. Mais comme ces ânes de dirigeants de compagnies aériennes s'étaient "couverts", pour le risque carburant, ils vont, paradoxalement, le payer beaucoup plus cher qu'il n'est...

On va donc subventionner les beaucoup plus riches, pour qu'ils continuent à voyager, sans s'embarrasser des pauvres.

SANS TABOUS, VRAIMENT ???

21 Mai 2020 , Rédigé par Patrick REYMOND

Certains se disent "sans tabous", pour l'après coronavirus ? Sans tabous, vraiment ?

Même le dividende ? J'ai juste là ?

Même le rachat d'actions ? J'ai toujours juste, là ???

Ah non, j'y suis, c'est la suppression de sites et des licenciements.

Sans rire, Bruxelles annonce qu'aucun pays ne respectant pas le "pacte de stabilité", ne sera sanctionné. De fait, il aurait fallu les sanctionner tous...

Le secteur aérien se débat toujours dans son krach... financier. Et pas aérien...

Même les gladiateurs se voient menacer d'austérité, et réalité, ce secteur du sport professionnel est mort aussi.

Les restaurateurs tendent la sébile.

Les transports en commun sont morts aussi. Finalement, eux aussi, sont dans la même optique d'évolution : moins de voyageurs, payant plus cher. Les choses sont diablement simples. il faut que les passagers paient le vrai coût de leur transport, ce que fait ni la RATP, ni la SNCF. Et il faudra marcher plus...

On a oublié l'architecture "moderne", du XIX^e siècle. Des bâtiments aérés.

Tempête en vue sur l'immobilier...

À SEC !

20 Mai 2020 , Rédigé par Patrick REYMOND

Les uns disent que le [canal de Panama](#) sera bientôt à sec. En effet, c'est un canal à écluses, et il faut les alimenter par le lac de Gatun. A l'époque de sa construction, c'était une zone plus qu'humide, parce que rien n'y était au sec.

Le lac Gatun est un lac artificiel, fait pour permettre l'exploitation du canal pendant la période sèche, parce qu'avec 14 000 navires qui passent chaque année, et qu'un gros "consomme" 202 000 m³, il en faut une bonne quantité...

Mais la question s'est toujours posée. A l'époque où le canal était USaméricain, d'ailleurs, les fêlés du Pentagone avaient envisagé une solution très radicale, c'est à dire de briser le bras de terre, avec une série d'explosions atomiques. Comme à Washington, il y avait encore, à l'époque, des gens disposant d'un cerveau, ce projet avait été mis sous le coude, mais Washington étant Washington, il n'était pas abandonné, mais mis en stand by. On ne sait jamais.

Mais ce qui n'est pas dit, c'est que le lac de Gatun, est simplement victime aussi de son âge, parce que les précipitations amènent aussi beaucoup d'alluvions, qu'on se garde bien de draguer, au moins suffisamment, et que le retaillage récent du canal, pour augmenter son débit et la taille de ses navires, est peut être aussi, la cause de ses ennuis d'eaux...

Les limites de l'économie physique n'ont jamais été abordées elles n'ont plus, sauf à l'époque de Philippe II (Félicpe II), qui confia à ses théologiens -au XVI^esiècle-, le soin de torpiller un projet totalement dément à l'époque.

En France, faut il le rappeler, le canal des 2 mers, comme le canal de la Loire à la Seine, a été très laborieux à réaliser, en ayant des contraintes nettement moins importantes... Question, là aussi, d'économie physique, et là aussi, pour Riquet et le canal des 2 mers, il a fallu réaliser des prodiges de réalisations en matière hydraulique. Pour le projet Loire /Rhône, dans le département de la Loire, on n'a jamais dépassé le stade de projet, et un début de réalisation, par le canal [Givors-Rive de Gier](#), coulé par le chemin de fer, nettement moins compliqué à réaliser...

Là aussi, même à l'époque où l'on ne parlait pas de réchauffement climatique alibitique, les problèmes d'eaux étaient constants. Le risque de rupture d'approvisionnements en eau, a été évoqué par les écologistes en 2010. Pour une fois qu'ils ne disaient pas des conneries.

[En ce moment](#), le principal problème de Panama, c'est sans doute la chute libre du fret...